**100 Textes et Poèmes  
d’auteurs Français et Etrangers  
que j’ai mémorisés…**  
  
**Michel d’Auzon  
Octobre 2019**

  
**Les 100 textes et poèmes   
d’auteurs français et étrangers  
que j’ai mémorisés au cours des 15 dernières années sur les nombreux  
 Chemins de Compostelle  
 que j’ai parcourus…  
  
+ Les trois grands poèmes  
de Blaise Cendrars   
composant le recueil intitulé :  
« Du monde entier au cœur du monde »  
  
- Les Pâques à New-York (1912)  
 - Prose du Transsibérien et de la  
petite Jeanne de France (1913)  
- Le Panama ou les Aventures  
de mes sept Oncles (1914)**

**INDEX  
  
Pierre Albert-Birot**Poème à la chair   
Grabinoulor - Il a bien dormi  
Grabinoulor s’éveille

**Guillaume Apollinaire**

Le Pont Mirabeau   
Chanson du Mal-Aimé – Alcools (Voie lactée ô sœur lumineuse)   
Poème à Lou   
Vitam Impendere Amori - (Consacrer sa vie à l'Amour)  
La Loreley – Alcools (Rhénanes)  
  
**Louis Aragon**  
Il n’y a pas d’amour heureux   
  
**Théodore de Banville**  
Ballade de la vraie sagesse  
Le saut du tremplin

**Charles Baudelaire** Correspondances  
Harmonie du soir

Recueillement   
Le serpent qui danse  
L’invitation au voyage  
L’âme du vin  
Enivrez-vous   
Elévation  
La beauté  
  
**Jacques Brel**La Quête  
  
**Cantique des cantiques (Extrait)**Comme ils sont beaux tes pas…   
  
**Blaise Cendrars**  
Tu es plus belle que le ciel et la mer  
  
**Aimé Césaire**Cahier d’un retour au pays natal (Extrait)  
 **René Char**  
La Chambre dans l’Espace  
La postérité du soleil   
  
**Jean Cocteau**Plain-Chant (Extrait)   
 **Robert Desnos**J’ai tant rêvé de toi (Corps et biens)   
 **Paul Eluard**  
Portrait en trois tableaux Prête aux baisers résurrecteurs   
L’Amour la Poésie (5 poèmes)  
- Je te l'ai dit pour les nuages  
- Elle se penche sur moi  
- Mon Amour pour avoir figuré mes désirs  
- Toi la seule et j’entends les herbes de ton rire   
- L’aube je t’aime j’ai toute la nuit dans les veines  
L'amoureuse - Extrait de "Capitale de la douleur"   
  
**Khalil Gibran**Le Prophète (Extrait)

Terre (L’œil du Prophète – Extrait)

**Nazim Hikmet**   
Paris, ma rose (Extrait)  **Omar Khayyam**N’oublie pas…  
  
**Valery Larbaud**Ode  **L’Abbé Gabriel-Charles de Lattaignant**   
Le Mot et la Chose  **Federico Garcia Lorca**La femme adultère  
Madrigal à la ville de St Jacques  
Sonnet de la douce plainte  
Gacela de l’amour imprévu Casida de la main impossible Romance de la lune  
Danse de la lune à Saint-Jacques  
  
**Antonio Machado**A Federico Garcia Lorca – Le Crime   
  
**Stéphane Mallarmé**Brise Marine

**Gaston Miron**La marche à l’amour (Extrait)  
Compagnon des Amériques   
  
**Emile Nelligan**La romance du vin

**Pablo Neruda**  
Sache que je ne t’aime pas (La centaine d’amour - S. 44)

Je t’aime parce que je t’aime (La centaine d’amour - S. 66)

Mon amour si je meurs (La centaine d’amour - S. 92)   
Corps de femme, blanches collines (Vingt poèmes d’amour – I)  
Dans mon ciel au crépuscule (Vingt poèmes d’amour – XVI)   
Le goût de ta bouche (Ode et Germinations (I)

Nous avons dû ma sauvageonne (Ode et Germinations (III)

Belle (Les Vers du Capitaine)   
Absence (Les Vers du Capitaine)

La nuit dans l’île (Les Vers du Capitaine)   
Ton Rire (Les Vers du Capitaine)   
  
**Gérard de Nerval**

El Desdichado  
Vers dorés  
  
**Charles Péguy**Puisqu’il est entendu que le bon pèlerin…  
Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres (Extrait)

**Raymond Queneau**VieillirPour un art poétique (1)

Pour un art poétique (2)  
  
**Rainer Maria Rilke**Le livre de la pauvreté et de la mort (Extrait)  
  
**Arthur Rimbaud**Le bateau ivre  
Sensation  
Ma bohême

Première soirée Roman   
Bal des pendus  
Voyelles  
Les sœurs de charité  
Le cœur volé

Elle est retrouvée, quoi ? – L’Eternité  
Chanson de la plus haute tour  
Ô saisons, ô châteaux…  
Loin des oiseaux, des troupeaux…  
Au Cabaret Vert  
  
**Jean-Pierre Rosnay**  
L’accent circonflexe et la petite cédille

**Leopold Sédar Senghor**Chants d’ombre - Femme noire

**Paul Verlaine**Mon rêve familier  
Le ciel est par-dessus le toit

Il pleure dans mon cœur  
Ecoutez la chanson bien douce…

**Boris Vian**Je voudrais pas crever…  
  
**Walt Whitman**A pied et le cœur léger…   
 **Anonymes**  
Sans vin dans la vie rien ne vit…

Que mon flacon me semble bon…

**Textes Jacquaires**  
Va pèlerin !  
Marche, tu es né pour la route …  
De poussière, boue, soleil et pluie…  
  
**Les Grands Textes de Blaise Cendrars :**Les Pâques à New-York  
La Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France  
Le Panama ou les Aventure de mes sept oncles  
  
   
**Pierre Albert-Birot  
   
Poème à la chair**  
Quand la chair apparaît c’est comme un chant qu’on pourrait toucher  
Comment comment de si beaux chants peuvent-ils si longtemps si longtemps  
Être étouffés sous les robes qu’importe la couleur des choses et l’heure  
Voici l’hymne à la déesse avec ses blancs ses blonds ses roses et ses noirs  
Et ses courbes les lèvres savent prendre la forme de toutes les courbes  
Et les lèvres se souviennent comme les mains et voici l’illumination  
La fête est éblouissante l’encrier a l’air d’être sur la table  
Oh oh oh !!!  hi hi hi !!! kr kr kr !!! kr kr kr !!! ah ah ah !!!  
La chambre penche d’un côté il y a des petits cris dans tous les coins  
Bouche bouche touche couche souche la joie sort par la bouche  
La chair de l’un est plus blanche que la chair de l’autre  
Mais leurs désirs ont le même poids  
La femelle centrépiste tourne autour du mâle  
Comme la terre autour du soleil drame cosmique de tous les jours  
Deux mondes se sont rencontrés et c’est un nouveau monde  
La femme a disparu dans les bras de l’homme  
Le lit est un autel  
Et le ciel sera beau quand l’homme marchera au milieu de la route

**Extrait du Livre de Grabinoulor « Il a bien dormi »**Tous les matins Grabinoulor avait coutume de faire honneur à sa femme   
C’est pour cela que la rue lui appartenait quand il marchait  
Donc ses mains ses yeux ses lèvres prirent les seins le ventre les hanches et toutes les rondeurs et cependant que sa tête disparaissait entre les cuisses  
Il en vint à penser que peut-être la queue des poissons avait une influence sur le mouvement des vagues de la mer  
Aussi sauta-t-il à bas du lit son plantoir encore en l’air  
Et comme il commençait à examiner à fond cette question  
avec toute sa suite de conséquences extraordinaires  
Au moment où il se plongeait la tête dans sa cuvette  
Il advint que le fond de la question sans doute resta au fond de l’eau  
Car lorsqu’il releva la tête il dit à sa femme as-tu mis les lettres à la poste  
Puis il se perdit quelque temps et se retrouva dans son adolescence  
Voire même dans son avant-naissance où il resta une partie de ce jour-là  
Le soir il tua les riches de France  
parce qu’ils n’aiment pas la beauté bien saignante  
Puis il fit un poème car c’était un poète  
Puis il pissa car c’était un homme.  
  
 **Extrait du Livre de Grabinoulor « Grabinoulor s’éveille »**  
Ce matin-là Grabinoulor s’éveilla avec du soleil plein l’âme   
et le nez droitement au milieu du visage signe de beau temps et la  
couverture étant aimable on pouvait d’un coup d’œil se convaincre   
qu’il n’avait pas seulement l’esprit virilement dressé vers la vie.  
  
Cependant qu’il lavait avec joie son corps poilu il fit des bonds  
tout nu à travers bois et publia un livre puis il mit ses vêtements  
et il eut même quelques compliments de son implacable amie  
la glace qui n’a pas coutume d’en faire à la légère puis immense  
il s’en fut dans la rue où deux jeunes filles passaient à bicyclette  
donc il vit des jambes et des dessous aussi ne sut-il laquelle  
choisir or ils étaient encore tous les deux occupés à se battre  
quand les deux désirées allaient disparaître furieux alors de  
voir que la route tournait pour les prendre celui qui voulait  
la robe blanche et les cheveux noirs porta un coup si décisif  
que l’autre fut tué et tellement bien anéanti qu’il a été impossible  
de le retrouver ni dans ce monde ni dans l’autre.  
  
Grabinoulor est plus fort que tous les engrenages et surtout  
les jours où son nez se redresse tel que ce matin-là par exemple  
puis il prit la jeune fille qu’il avait choisie et continua son chemin presque aussitôt il en rencontra une autre qui marchait à pied et comme elle était seule Grabinoulor n’eut pas d’adversaire il la choisit donc à première vue et il allait toujours avec allégresse de plus en plus et quoique les ombres des arbres s’essayassent à lui barrer la route il passa par Paris où il n’eut aucune aventure parce qu’il pensait à autre chose et il revint immédiatement dans cette sous-préfecture océane qu’il habitait la ville des belles paresses mais en longeant le haut d’une falaise il bâtit une maison admirablement bien comprise pour l’hiver et l’été peinte en jaune et en vert et il n’eut pour cela besoin ni d’échelle ni de pots de couleurs ni de pinceaux.  
  
Et tandis qu’il était occupé à construire une machine pour  
transformer le mouvement de la mer en lumière électrique  
il s’étala sur le sable et faillit partir pour l’Espagne mais  
une fourmi l’en empêcha car Grabinoulor est bon et observateur  
et la fourmi avait beaucoup de peine à gravir la montagne qui  
sans cesse coulait sous ses pattes c’est alors qu’il fit un trou  
avec sa canne pour voir ce que ferait la fourmi mais il était trop  
fort il creusa trop profondément et sa canne passa de l’autre côté.  
  
Or comme il aimait beaucoup cette canne qui s’était  
elle-même très attachée à lui il la suivit mais comme la ville  
dans laquelle il entra était dans la plus grande obscurité et toute  
endormie et qu’il ne la connaissait pas il eut peur de ne plus  
retrouver son chemin et peut-être aussi de se faire prendre pour  
un assassin il revint donc avec sa canne tout droit de ce côté-ci  
mais le soleil s’était allongé à sa place il préféra ne pas le déranger  
et s’en fut dans l’année prochaine voir si la guerre était finie  
et quand il rentra chez lui d’un pied joyeux il dit à sa femme  
allons-nous bientôt déjeuner j’ai grand faim

**Guillaume Apollinaire  
  
La Chanson du Mal-Aimé (Extrait de Alcools)**  
Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Regret des yeux de la putain  
Et belle comme une panthère  
Amour vos baisers florentins  
Avaient une saveur amère  
Qui a rebuté nos destins

Ses regards laissaient une traîne  
D'étoiles dans les soirs tremblants  
Dans ses yeux nageaient les sirènes  
Et nos baisers mordus sanglants  
Faisaient pleurer nos fées marraines

Mais en vérité je l'attends  
Avec mon cœur avec mon âme  
Et sur le pont des Reviens-t'en  
Si jamais revient cette femme  
Je lui dirai Je suis content

**La Loreley (Rhénanes - Extrait de Alcools)**  
A Bacharach il y avait une sorcière blonde  
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde  
  
Devant son tribunal l'évêque la fit citer  
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté  
  
Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries  
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie  
  
Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits  
Ceux qui m'ont regardée évêque en ont péri  
  
Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries  
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie  
  
Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley  
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé  
  
Evêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge  
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège  
  
Mon amant est parti pour un pays lointain  
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien  
  
Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure  
Si je me regardais il faudrait que j'en meure  
  
Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là  
Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla  
  
L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances  
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence  
  
Va-t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants  
Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc  
  
Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre  
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres  
  
Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut  
Pour voir une fois encore mon beau château  
  
Pour me mirer une fois encore dans le fleuve  
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves  
  
Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés  
Les chevaliers criaient Loreley Loreley  
  
Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle  
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle  
  
Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient  
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin  
  
Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley  
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

**Le Pont Mirabeau (Extrait de Alcools)**

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
 Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souvienne  
La joie venait toujours après la peine  
   
Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure  
   
Les mains dans les mains restons face à face  
 Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse  
   
Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure  
   
L'amour s'en va comme cette eau courante  
 L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente  
   
Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure  
   
Passent les jours et passent les semaines  
 Ni temps passé   
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
   
Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure  
**Poème à Lou**  
  
Mon Lou je veux te reparler maintenant de l'Amour  
Il monte dans mon cœur comme le soleil sur le jour  
Et soleil il agite ses rayons comme des fouets  
Pour activer nos âmes et les lier  
Mon amour c'est seulement ton bonheur  
Et ton bonheur c'est seulement ma volonté  
Ton amour doit être passionné de douleur  
Ma volonté se confond avec ton désir et ta beauté  
Ah! Ah! te revoilà devant moi toute nue  
Captive adorée toi la dernière venue  
Tes seins ont le goût pâle des kakis et des figues de barbarie  
Hanches fruits confits je les aime ma chérie  
L'écume de la mer dont naquit la déesse  
Évoque celle-là qui naît de ma caresse  
Si tu marches Splendeur tes yeux ont le luisant  
D'un sabre au doux regard prêt à se teindre de sang  
Si tu te couches Douceur tu deviens mon orgie  
Et le mets savoureux de notre liturgie  
Si tu te courbes Ardeur comme une flamme au vent  
Des atteintes du feu jamais rien n'est décevant  
Je flambe dans ta flamme et suis de ton amour  
Le phénix qui se meurt et renaît chaque jour...

**Vitam Impendere Amori  (Consacrer sa vie à l'Amour)**  
L’amour est mort entre tes bras  
Te souviens-tu de sa rencontre  
Il est mort tu la referas  
Il s’en revient à ta rencontre  
  
Encore un printemps de passé  
Je songe à ce qu’il eut de tendre  
Adieu saison qui finissez  
Vous nous reviendrez aussi tendre  
  
Dans le crépuscule fané  
Où plusieurs amours se bousculent  
Ton souvenir gît enchaîné  
Loin de nos ombres qui reculent  
  
Ô mains qu’enchaîne la mémoire  
Et brûlantes comme un bûcher  
Où le dernier des phénix noire  
Perfection vient se jucher  
  
La chaîne s’use maille à maille  
Ton souvenir riant de nous  
S’enfuit l’entends-tu qui nous raille  
Et je retombe à tes genoux  
  
Tu n’as pas surpris mon secret  
Déjà le cortège s’avance  
Mais il nous reste le regret  
De n’être pas de connivence  
  
La rose flotte au fil de l’eau  
Les masques ont passé par bandes  
Il tremble en moi comme un grelot  
Ce lourd secret que tu quémandes  
  
Le soir tombe et dans le jardin  
Elles racontent des histoires  
À la nuit qui non sans dédain  
Répand leurs chevelures noires  
  
Petits enfants petits enfants  
Vos ailes se sont envolées  
Mais rose toi qui te défends  
Perds tes odeurs inégalées  
  
Car voici l’heure du larcin  
De plumes de fleurs et de tresses  
Cueillez le jet d’eau du bassin  
Dont les roses sont les maîtresses  
  
Tu descendais dans l’eau si claire  
Je me noyais dans ton regard  
Le soldat passe elle se penche  
Se détourne et casse une branche  
  
Tu flottes sur l’onde nocturne  
La flamme est mon cœur renversé  
Couleur de l’écaille du peigne  
Que reflète l’eau qui te baigne  
  
Ô ma jeunesse abandonnée  
Comme une guirlande fanée  
Voici que s’en vient la saison  
Et des dédains et du soupçon  
  
Le paysage est fait de toiles  
Il coule un faux fleuve de sang  
Et sous l’arbre fleuri d’étoiles  
Un clown est l’unique passant  
  
Un froid rayon poudroie et joue  
Sur les décors et sur ta joue  
Un coup de revolver un cri  
Dans l’ombre un portrait a souri  
  
La vitre du cadre est brisée  
Un air qu’on ne peut définir  
Hésite entre son et pensée  
Entre avenir et souvenir  
  
Ô ma jeunesse abandonnée  
Comme une guirlande fanée  
Voici que s’en vient la saison  
Des regrets et de la raison

**Louis Aragon - Il n'y a pas d'amour heureux**

Rien n'est jamais acquis à l'homme ni sa force  
Ni sa faiblesse ni son cœur et quand il croit  
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix  
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie  
Sa vie est un étrange et douloureux divorce  
          Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie elle ressemble à ces soldats sans armes  
Qu'on avait habillés pour un autre destin  
A quoi peut leur servir de se lever matin  
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains  
Dites ces mots ma vie et retenez vos larmes  
          Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure  
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé  
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer  
Répétant après moi les mots que j'ai tressés  
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent  
          Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard  
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson  
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson  
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson  
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare  
          Il n'y a pas d'amour heureux

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri  
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs  
          Il n'y a pas d'amour heureux  
          Mais c'est notre amour à tous les deux  
**Théodore de Banville**  
  
**Ballade de la vraie sagesse**

Mon bon ami, poète aux longs cheveux,  
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,  
Pour l'an qui vient je t'adresse mes vœux :  
Enivre-toi, dans une paix profonde,  
Du vin sanglant et de la beauté blonde.  
Comme à Noël, pour faire réveillon  
Près du foyer en flamme, où le grillon  
Chante à mi-voix pour charmer ta paresse,  
Toi, vieux Gaulois et fils du bon Villon,  
Vide ton verre et baise ta maîtresse.  
  
Chante, rimeur, ta Jeanne et ses grands yeux  
Et cette lèvre où le sourire abonde ;  
Et que tes vers à nos derniers neveux,  
Sous la toison dont l'or sacré l'inonde,  
La fassent voir plus belle que Joconde.  
Les Amours nus, pressés en bataillon,  
Ont des rosiers broyé le vermillon  
Sur le beau sein de cette enchanteresse.  
Ivre déjà de voir son cotillon,  
Vide ton verre et baise ta maîtresse.  
  
Une bacchante, aux bras fins et nerveux,  
Sur les coteaux de la chaude Gironde,  
Avec ses sœurs, dans l'ardeur de ses jeux,  
Pressa les flancs de sa grappe féconde  
D'où ce vin clair a coulé comme une onde.  
Si le désir, aux yeux d'émerillon,  
T'enfonce au cœur son divin aiguillon,  
Profites-en ; l'Ame, disait la Grèce,  
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :  
Vide ton verre et baise ta maîtresse.  
  
**ENVOI**  
  
Ma muse, ami, garde le pavillon.  
S'il est de pourpre, elle aime son haillon,  
Et me répète à travers son ivresse,  
En secouant son léger carillon :  
Vide ton verre et baise ta maîtresse.  
  
  
**Le saut du tremplin**

Clown admirable, en vérité !  
Je crois que la postérité,  
Dont sans cesse l'horizon bouge,  
Le reverra, sa plaie au flanc.  
Il était barbouillé de blanc,  
De jaune, de vert et de rouge.  
  
Même jusqu'à Madagascar  
Son nom était parvenu, car  
C'était selon tous les principes  
Qu'après les cercles de papier,  
Sans jamais les estropier  
Il traversait le rond des pipes.  
  
De la pesanteur affranchi,  
Sans y voir clair il eût franchi  
Les escaliers de Piranèse.  
La lumière qui le frappait  
Faisait resplendir son toupet  
Comme un brasier dans la fournaise.  
  
Il s'élevait à des hauteurs  
Telles, que les autres sauteurs  
Se consumaient en luttes vaines.  
Ils le trouvaient décourageant,  
Et murmuraient : " Quel vif-argent  
Ce démon a-t-il dans les veines ? "  
  
Tout le peuple criait : " Bravo! "  
Mais lui, par un effort nouveau,  
Semblait roidir sa jambe nue,  
Et, sans que l'on sût avec qui,  
Cet émule de la Saqui  
Parlait bas en langue inconnue.  
  
C'était avec son cher tremplin.  
Il lui disait : " Théâtre, plein  
D'inspiration fantastique,  
Tremplin qui tressailles d'émoi  
Quand je prends un élan, fais-moi  
Bondir plus haut, planche élastique !  
  
" Frêle machine aux reins puissants,  
Fais-moi bondir, moi qui me sens  
Plus agile que les panthères,  
Si haut que je ne puisse voir,  
Avec leur cruel habit noir  
Ces épiciers et ces notaires !  
  
" Par quelque prodige pompeux  
Fais-moi monter, si tu le peux,  
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,  
Embrouillant les cheveux vermeils  
Des planètes et des soleils,  
Se croisent la foudre et les aigles.  
  
Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,  
Où, mêlant dans l'affreuse nuit  
Leurs haleines exténuées,  
Les autans ivres de courroux  
Dorment, échevelés et fous,  
Sur les seins pâles des nuées.  
  
" Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !  
Jusqu'à ce lapis dont l'azur  
Couvre notre prison mouvante !  
Jusqu'à ces rouges Orients  
Où marchent des Dieux flamboyants,  
Fous de colère et d'épouvante.  
  
" Plus loin ! plus haut ! je vois encor  
Des boursiers à lunettes d'or,  
Des critiques, des demoiselles  
Et des réalistes en feu.  
Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !  
Des ailes ! des ailes ! des ailes ! "  
  
Enfin, de son vil échafaud,  
Le clown sauta si haut, si haut  
Qu'il creva le plafond de toiles  
Au son du cor et du tambour,  
Et, le cœur dévoré d'amour,  
Alla rouler dans les étoiles.

**Charles Baudelaire**  
  
**Correspondances**

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.  
  
Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.  
  
Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,   
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,  
  
Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

**Harmonie du soir**

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.  
  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.  
  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige !  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir !  
  
  
**Recueillement**

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.  
  
Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,  
Va cueillir des remords dans la fête servile,  
Ma douleur, donne-moi la main ; viens par ici,  
  
Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;  
  
Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

**Le serpent qui danse**  
Que j’aime voir, chère indolente,  
 De ton corps si beau,  
Comme une étoffe vacillante,  
 Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde  
 Aux âcres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
 Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s’éveille  
 Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
 Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle  
 De doux ni d’amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêle  
 L’or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,  
 Belle d’abandon,  
On dirait un serpent qui danse  
 Au bout d’un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse  
 Ta tête d’enfant  
Se balance avec la mollesse  
 D’un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s’allonge  
 Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge   
 Ses vergues dans l’eau.

Comme un flot grossi par la fonte  
 Des glaciers grondants,  
Quand l’eau de ta bouche remonte  
 Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,  
 Amer et vainqueur,  
Un ciel liquide qui parsème  
 D’étoiles mon cœur !  
  
  
**L'invitation au voyage**

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.  
  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.  
  
Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre ;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.  
  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.  
  
Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.  
  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

**L'âme du vin**  
Un soir, l’âme du vin chantait dans les bouteilles :  
“Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,  
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,  
De peine, de sueur et de soleil cuisant  
Pour engendrer ma vie et pour me donner l’âme ;  
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j’éprouve une joie immense quand je tombe  
Dans le gosier d’un homme usé par ses travaux,  
Et sa chaude poitrine est une douce tombe  
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches  
Et l’espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?  
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,  
Tu me glorifieras et tu seras content ;

J’allumerai les yeux de ta femme ravie ;  
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs  
Et serai pour ce frêle athlète de la vie  
L’huile qui raffermit les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,  
Grain précieux jeté par l’éternel Semeur,  
Pour que de notre amour naisse la poésie  
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur !”

**Enivrez-vous**

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question.   
Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules   
et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise.   
Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé,   
dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez,   
l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague,   
à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit,   
à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle,   
demandez quelle heure il est et le vent,   
la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront :   
"Il est l'heure de s'enivrer » !   
  
Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps,   
enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse !   
De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise.

**Élévation**

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,  
Par-delà les confins des sphères étoilées,  
  
Mon esprit, tu te meus avec agilité,  
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.  
  
Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.  
  
Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;  
  
Celui dont les pensers, comme des alouettes,  
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,  
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes !  
  
  
**La beauté**

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la matière.  
  
Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;  
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.  
  
Les poètes, devant mes grandes attitudes,  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,  
Consumeront leurs jours en d'austères études ;  
  
Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

**Jacques Brel**Rêver un impossible rêve  
Porter le chagrin des départs  
Brûler d´une possible fièvre  
Partir où personne ne part  
  
Aimer jusqu´à la déchirure  
Aimer, même trop, même mal,  
Tenter, sans force et sans armure,  
D´atteindre l´inaccessible étoile  
  
Telle est ma quête,  
Suivre l´étoile  
Peu m´importent mes chances  
Peu m´importe le temps  
Ou ma désespérance  
Et puis lutter toujours  
Sans questions ni repos  
Se damner  
Pour l´or d´un mot d´amour  
Je ne sais si je serai ce héros  
Mais mon cœur serait tranquille  
Et les villes s´éclabousseraient de bleu  
Parce qu´un malheureux  
  
Brûle encore, bien qu´ayant tout brûlé  
Brûle encore, même trop, même mal  
Pour atteindre à s´en écarteler  
Pour atteindre l´inaccessible étoile.

**Cantique des cantiques (Extrait)**Comme ils sont beaux tes pas, dans tes sandales, toi fille de noble race.  
Les rondeurs de tes cuisses sont comme des joyaux  
modelés par les mains d'un artiste.  
Ton nombril forme un cratère arrondi  
où l'eau-de-vie de vin parfumé ne manque pas,  
Ton ventre, un amas de froment au milieu des lys.  
Tes deux seins ressemblent à deux faons, jumeaux d'une chevrette.  
Ton cou ressemble à une tour d'ivoire.  
Tes yeux sont comme les piscines de Heshbon,   
près de la porte de Bath Rabbim.  
Ton nez est aussi gracieux qu'une tour du Liban, veilleur face à Damas.  
Ta tête, posée sur tes épaules, est fière comme le Mont Carmel.  
Les boucles de tes cheveux ont des reflets de pourpre.  
Un roi serait séduit par de tels atours.  
Que tu es belle et fascinante, ô amour, dans ces délices !  
Cette taille te fait ressembler à un palmier  
Tes seins sont comme des grappes.  
Je me suis dit: "Il faut que je monte au palmier pour en saisir les régimes.  
Que tes seins soient pour moi comme des grappes de raisin.  
Et le parfum de ton haleine fleure bon comme celui des pommes,  
Ton palais comme un vin exquis ! ".  
  
  
**Blaise Cendrars  
  
Tu es plus belle que le ciel et la mer**  
  
Quand tu aimes il faut partir  
Quitte ta femme quitte ton enfant  
Quitte ton ami quitte ton amie  
Quitte ton amante quitte ton amant  
Quand tu aimes il faut partir

Le monde est plein de nègres et de négresses  
Des femmes des hommes des hommes des femmes  
Regarde les beaux magasins  
Ce fiacre cet homme cette femme ce fiacre  
Et toutes les belles marchandises

II y a l’air il y a le vent  
Les montagnes l’eau le ciel la terre  
Les enfants les animaux  
Les plantes et le charbon de terre

Apprends à vendre à acheter à revendre  
Donne prends donne prends

Quand tu aimes il faut savoir  
Chanter courir manger boire  
Siffler   
Et apprendre à travailler

Quand tu aimes il faut partir  
Ne larmoie pas en souriant  
Ne te niche pas entre deux seins  
Respire marche pars va-t’en

Je prends mon bain et je regarde  
Je vois la bouche que je connais  
La main la jambe l’œil  
Je prends mon bain et je regarde

Le monde entier est toujours là  
La vie pleine de choses surprenantes  
Je sors de la pharmacie  
Je descends juste de la bascule  
Je pèse mes 80 kilos  
Je t’aime

**Aimé Césaire  
  
Cahier d'un retour au pays natal (Extrait)**Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques.  
Partir...j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays   
dont le limon entre dans la composition de ma chair :  
"J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies."  
Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais :  
"Embrassez-moi sans crainte...  
Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai."  
  
Et je lui dirais encore :  
"Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche,   
ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir."  
Et venant je me dirais à moi-même :  
"Et surtout mon corps aussi bien que mon âme,   
gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur,  
car la vie n'est pas un spectacle,   
car une mer de douleurs n'est pas un proscenium,  
car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse..."  
  
Et voici que je suis venu !  
……..  
  
Tiède petit matin de chaleurs et de peurs ancestrales  
par-dessus bord mes richesses pérégrines  
par-dessus bord mes faussetés authentiques   
Mais quel étrange orgueil tout soudain m'illumine ?   
  
vienne le colibri  
vienne l'épervier   
vienne le bris de l'horizon   
vienne le cynocéphale   
vienne le lotus porteur du monde   
vienne de dauphins une insurrection perlière brisant la coquille de la mer vienne un plongeon d'îles   
vienne la disparition des jours de chair morte dans la chaux vive des rapaces viennent les ovaires de l'eau où le futur agite ses petites têtes   
viennent les loups qui pâturent dans les orifices sauvages du corps à l'heure où à l'auberge écliptique se rencontrent ma lune et ton soleil  
………..  
  
Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le cœur mâle du soleil  
ceux qui savent la féminité de la lune au corps d'huile   
l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile   
ceux dont la survie chemine en la germination de l'herbe !   
Eia parfait cercle du monde et close concordance !  
  
Et voici au bout de ce petit matin ma prière virile  
que je n’entende ni les rires ni les cris,   
les yeux fixés sur cette ville que je prophétise, belle,  
donnez-moi la foi sauvage du sorcier  
donnez à mes mains puissance de modeler  
donnez à mon âme la trempe de l’épée  
je ne me dérobe point.   
Faites de ma tête une tête de proue  
et de moi-même, mon cœur, ne faites ni un père, ni un frère, ni un fils,   
mais le père, mais le frère, mais le fils,  
ni un mari, mais l’amant de cet unique peuple.  
  
Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son génie  
comme le poing à l’allongée du bras !  
Faites-moi commissaire de son sang  
faites-moi dépositaire de son ressentiment  
faites de moi un homme de terminaison  
faites de moi un homme d’initiation  
faites de moi un homme de recueillement  
mais faites aussi de moi un homme d’ensemencement  
  
faites de moi l’exécuteur de ces œuvres hautes  
voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme –  
  
Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute haine  
ne faites point de moi cet homme de haine pour qui je n’ai que haine  
car pour me cantonner en cette unique race  
vous savez pourtant mon amour tyrannique  
vous savez que ce n’est point par haine des autres races  
que je m’exige bêcheur de cette unique race  
que ce que je veux  
c’est pour la faim universelle  
pour la soif universelle  
  
la sommer libre enfin  
de produire de son intimité close  
la succulence des fruits.  
  
  
 **René Char  
  
La postérité du soleil**"Pourquoi ce chemin plutôt que cet autre?   
Où mène-t-il pour nous solliciter si fort?   
Quels arbres et quels amis sont vivants derrière l'horizon   
de ses pierres, dans le lointain miracle de la chaleur ?   
Nous sommes venus jusqu'ici car là où nous étions, ce n'était plus possible.   
On nous tourmentait et on allait nous asservir.   
Le monde de nos jours est hostile aux transparents.   
Une fois de plus il a fallu partir...   
Et  ce chemin qui ressemblait à un long squelette,   
nous a conduit à un pays qui n'avait  que son souffle pour  escalader l'avenir.   
Comment montrer, sans les trahir, les choses simples   
dessinées entre le crépuscule et le ciel.   
Par la vertu de la vie obstinée, dans la boucle du Temps artiste,  
entre la mort et la beauté."  
  
  
**La Chambre dans l’Espace (La Parole en Archipel)**  
  
Tel le chant du ramier quand l'averse est prochaine  
-- l'air se poudre de pluie, de soleil revenant --,  
je m'éveille lavé, je fonds en m'élevant, je vendange le ciel novice.  
  
Allongé contre toi, je meus ta liberté.  
Je suis un bloc de terre qui réclame sa fleur.  
  
Est-il gorge menuisée plus radieuse que la tienne ?  
Demander c'est mourir !  
  
L'aile de ton soupir met un duvet aux feuilles.  
Le trait de mon amour ferme ton fruit, le boit.  
  
Je suis dans la grâce de ton visage que mes ténèbres couvrent de joie.  
  
Comme il est beau ton cri qui me donne ton silence !  
**Jean Cocteau  
  
Plain-Chant**

J’ai, pour tromper du temps la mal-sonnante horloge,   
Chanté de vingt façons.   
Ainsi de l’habitude évitai-je l’éloge,   
Et les nobles glaçons.   
  
C’est peu que l’habitude une gloire couronne   
Lorsqu’elle a vieux le chef ;   
Il faut qu’un long amour souvent le cœur étonne   
À force d’être bref.   
  
Alors, jeune toujours, libre de récompenses,   
Et son livre à la main,   
On devine les jeux, les manœuvres, les danses,   
Qui formeront demain.  
   
Voilà pourquoi la mort également m’effraye,   
Et me fait les yeux doux ;  
C’est qu’une grande voix murmure à mon oreille :  
Pense à mon rendez-vous ;  
   
Laisse partir ces gens, laisse fermer la porte,   
Laisse perdre le vin,   
Laisse mettre au sépulcre une dépouille morte ;   
Je suis ton nom divin.  
  
Je veux tout oublier, et cet ange cornu  
Comme le vieux Moïse,  
Qui de moi se sachant le visage inconnu  
À coups de front me brise.   
  
Mêlons dans notre lit nos jambes et nos bras,  
D’un si tendre mélange,  
Que ne puisse, voulant m’arracher de mes draps,  
S’y reconnaître l’ange.  
  
Formons étroitement, en haut de ce tortil,  
D’un baiser, une rose ;  
Et l’ange, à ce baiser parfumé, puisse-t-il,  
Avoir l’âme déclose.  
  
Le cœur indifférent à ce que je serai,  
Aux gloires du poème,  
Je vivrai, libre enfin, par toi seule serré,  
Et te serrant de même,  
  
Alors profondément devenus à nous deux  
Une seule machine  
A maints têtes et bras, ainsi que sont les dieux  
Dans les temples de Chine.

Je n’aime pas dormir quand ta figure habite,  
La nuit, contre mon cou ;   
Car je pense à la mort laquelle vient si vite   
Nous endormir beaucoup.   
  
Je mourrai, tu vivras et c’est ce qui m’éveille !   
Est-il une autre peur ?   
Un jour ne plus entendre auprès de mon oreille   
Ton haleine et ton cœur.   
  
Quoi ? ce timide oiseau, replié par le songe   
Déserterait son nid,   
Son nid d’où notre corps à deux têtes s’allonge   
Par quatre pieds fini.   
  
Puisse durer toujours une si grande joie   
Qui cesse le matin,   
Et dont l’ange chargé de construire ma voie   
Allège mon destin.  
   
Léger, je suis léger sous cette tête lourde   
Qui semble de mon bloc,   
Et reste en mon abri, muette, aveugle, sourde,   
Malgré le chant du coq.   
  
Cette tête coupée, allée en d’autres mondes,   
Où règne une autre loi,   
Plongeant dans le sommeil des racines profondes,   
Loin de moi, près de moi.   
  
Ah ! je voudrais, gardant ton profil sur ma gorge,   
Par ta bouche qui dort   
Entendre de tes seins la délicate forge   
Souffler jusqu’à ma mort  
  
  
**Robert Desnos  
  
J’ai tant rêvé de toi – A la mystérieuse (Corps et biens)**

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.  
Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant  
Et de baiser sur cette bouche la naissance   
De la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués   
En étreignant ton ombre  
A se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas  
Au contour de ton corps, peut-être.  
Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante  
Et me gouverne depuis des jours et des années,  
Je deviendrais une ombre sans doute.  
Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps  
Sans doute que je m'éveille.  
Je dors debout, le corps exposé  
A toutes les apparences de la vie  
Et de l'amour et toi, la seule  
qui compte aujourd'hui pour moi,  
Je pourrais moins toucher ton front  
Et tes lèvres que les premières lèvres  
et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé,  
Couché avec ton fantôme  
Qu'il ne me reste plus peut-être,  
Et pourtant, qu'à être fantôme  
Parmi les fantômes et plus ombre   
Cent fois que l'ombre qui se promène  
Et se promènera allègrement  
Sur le cadran solaire de ta vie.

**Paul Eluard**  
**Portrait en trois tableaux**

I

Tes mains pourraient cacher ton corps

Car tes mains sont d’abord pour toi

Cacher ton corps tu fermerais les yeux

Et si tu les ouvrais on n’y verrait plus rien

Et sur ton corps tes mains font un très court chemin

De ton rêve à toi-même elles sont tes maîtresses

Au double de la paume est un miroir profond

Qui sait ce que les doigts composent et défont.

II

Si tes mains sont pour toi tes seins sont pour les autres

Comme ta bouche où tout revient prendre du goût

La voile de tes seins se gonfle avec la vague

De ta bouche qui s’ouvre et joint tous les rivages

Bonté d’être ivre de fatigue quand rougit

Ton visage rigide et que tes mains se vident

Ô mon agile et la plus lente et la plus vive

Tes jambes et tes bras passent la chair compacte

D’aplomb et renversée tu partages tes forces

A tous tu donnes de la joie comme une aurore

Qui se répand au fond du cœur d’un jour d’été

Tu oublies ta naissance et brûles d’exister.

III

Et tu te fends comme un fruit mûr ô savoureuse

Mouvement bien en vue spectacle humide et lisse

Gouffre franchi très bas en volant lourdement

Je suis partout en toi partout où bat ton sang

Limite de tous les voyages tu résonnes

Comme un voyage sans nuages tu frissonnes

Comme une pierre dénudée aux feux d’eau folle

Et ta soif d’être nue éteint toutes les nuits.

**Prête aux baisers résurrecteurs**

Pauvre je ne peux pas vivre dans l’ignorance  
Il me faut voir entendre et abuser  
T’entendre nue et te voir nue  
Pour abuser de tes caresses

Par bonheur ou par malheur  
Je connais ton secret pas cœur  
Toutes les portes de ton empire  
Celle des yeux celle des mains  
Des seins et de ta bouche où chaque langue fond  
  
Et la porte du temps ouverte entre tes jambes  
La fleur des nuits d’été aux lèvres de la foudre  
  
Au seuil du paysage où la fleur rit et pleure  
Tout en gardant cette pâleur de perle morte  
Tout en donnant ton cœur tout en ouvrant tes jambes

Tu es comme la mer tu berces les étoiles  
Tu es le champ d’amour tu lies et tu sépares  
Les amants et les fous  
Tu es la faim le pain la soif l’ivresse haute

Et le dernier mariage entre rêve et vertu.

**L’Amour la Poésie (5 poèmes)**  
**IV**

Je te l'ai dit pour les nuages  
Je te l'ai dit pour l'arbre de la mer  
Pour chaque vague pour les oiseaux dans les feuilles  
Pour les cailloux du bruit  
Pour les mains familières  
Pour l'œil qui devient visage ou paysage  
Et le sommeil lui rend le ciel de sa couleur  
Pour toute la nuit bue  
Pour la grille des routes  
Pour la fenêtre ouverte pour un front découvert  
Je te l'ai dit pour tes pensées pour tes paroles  
Toute caresse toute confiance se survivent.  
  
**VI**  
Toi la seule et j’entends les herbes de ton rire   
Toi c’est ta tête qui t’enlève   
Et du haut des dangers de mort   
Sur les globes brouillés de la pluie des vallées   
Sous la lumière lourde sous le ciel de terre   
Tu enfantes la chute.  
  
Les oiseaux ne sont plus un abri suffisant   
Ni la paresse ni la fatigue   
Le souvenir des bois et des ruisseaux fragiles   
Au matin des caprices   
Au matin des caresses visibles   
Au grand matin de l’absence la chute.   
Les barques de tes yeux s’égarent   
Dans la dentelle des disparitions   
Le gouffre est dévoilé aux autres de l’éteindre   
Les ombres que tu crées n’ont pas droit à la nuit.   
  
  
**VIII**  
Mon Amour pour avoir figuré mes désirs  
Mis tes lèvres au ciel de tes mots comme un astre  
Tes baisers dans la nuit vivante  
Et le sillage de tes bras autour de moi  
Comme une flamme en signe de conquête  
Mes rêves sont au monde   
Clairs et perpétuels.  
  
Et quand tu n'es pas là  
Je rêve que je dors je rêve que je rêve  
  
  
**XV**

Elle se penche sur moi  
Le cœur ignorant  
Pour voir si je l'aime  
Elle a confiance elle oublie  
Sous les nuages de ses paupières  
Sa tête s'endort dans mes mains  
Où sommes-nous  
Ensemble  inséparables  
Vivants vivants  
Vivant vivante  
Et ma tête roule en ses rêves.

**XX**  
L’aube je t’aime j’ai toute la nuit dans les veines  
Toute la nuit je t’ai regardée  
J’ai tout à deviner je suis sûr des ténèbres  
Elles me donnent le pouvoir  
De t’envelopper  
De t’agiter désir de vivre  
Au sein de mon immobilité  
Le pouvoir de te révéler  
De te libérer de te perdre  
Flamme invisible dans le jour.

Si tu t’en vas la porte s’ouvre sur le jour  
Si tu t’en vas la porte s’ouvre sur moi-même.  
  
 **L'amoureuse - Extrait de "Capitale de la douleur"**Elle est debout sur mes paupières  
Et ses cheveux sont dans les miens,  
Elle a la forme de mes mains,  
Elle a la couleur de mes yeux,  
Elle s'engloutit dans mon ombre  
Comme une pierre sur le ciel.  
  
Elle a toujours les yeux ouverts  
Et ne me laisse pas dormir.  
Ses rêves en pleine lumière  
Font s'évaporer les soleils,  
Me font rire, pleurer et rire,  
Parler sans avoir rien à dire.

[**Khalil Gibran**](http://fr.wikipedia.org/wiki/Khalil_Gibran) **Le Prophète (Extrait)**

Un homme dit :" Parle-nous de la Connaissance de soi"  
Il répondit :  
" Vos cœurs connaissent en silence les secrets des jours et des nuits.  
Mais vos oreilles se languissent d'entendre la voix de la connaissance en vos cœurs.  
Vous voudriez savoir avec des mots ce que vous avez toujours su en pensée.  
Vous voudriez toucher du doigt le corps nu de vos rêves.

Et il est bon qu'il en soit ainsi.  
La source secrète de votre âme doit jaillir et couler en chuchotant vers la mer,  
Et le trésor de vos abysses infinis se révéler à vos yeux.  
Mais qu'il n'y ait point de balance pour peser votre trésor inconnu,  
Et ne sondez pas les profondeurs de votre connaissance avec tige ou jauge,  
Car le soi est une mer sans limites ni mesures.

Ne dites pas: "J'ai trouvé la vérité", mais plutôt: "J'ai trouvé une vérité".  
Ne dites pas: "J'ai trouvé le chemin de l'âme".   
Dites plutôt: "J'ai rencontré l'âme marchant sur mon chemin".  
Car l'âme marche sur tous les chemins.  
L'âme ne marche pas sur une ligne de crête, pas plus qu'elle ne croît tel un roseau.  
L'âme se déploie, comme un lotus aux pétales innombrables. "

**Terre (L’œil du Prophète – Extrait)**  
  
Que tu es belle, Terre, et que tu es sublime !  
Quelle sagesse dans ton obéissance à la lumière,   
et quelle noblesse dans ta soumission au soleil !  
Que tu es séduisante, voilée d'ombre,   
et que ton visage est rayonnant sous le masque des ténèbres !  
Que les chants de ton aube sont cristallins,   
et que les louanges de ton crépuscule sont prodigieuses !  
Que tu es parfaite, Terre, et que tu es majestueuse !  
  
J'ai parcouru tes plaines et gravi tes montagnes;   
je suis descendu dans tes vallées et suis entré dans tes grottes.  
Dans les plaines, j'ai découvert tes rêves;  
sur les montagnes, j'ai admiré ta prestance.  
Et dans les vallées, j'ai témoigné de ta quiétude;   
dans les rochers, j'ai senti ta fermeté;   
Dans les grottes, j'ai touché à tes mystères...  
  
J'ai sillonné tes mers, exploré tes rivières, et longé tes ruisselets.  
J'ai entendu l'Eternité parler à travers ton flux et ton reflux  
et les âges renvoyer les échos de tes mélodies sur les flancs de tes collines.  
Et j'ai entendu la Vie s'interpellant dans les cols de tes montagnes  
et le long de tes pentes.  
Tu es la langue de l'Eternité et ses lèvres,   
les cordes du Temps et ses doigts,   
les pensées de la Vie et ses paroles.  
  
Ton Printemps m'a éveillé et m'a conduit vers tes forêts,  
où ton souffle exhale au loin son doux parfum en volutes d'encens...  
  
Par une nuit étoilée, j'ai ouvert les écluses de mon âme  
et suis allé te côtoyer, le cœur curieux et avide.  
Et je t'ai vu regarder les étoiles qui te souriaient.  
Alors j'ai rejeté mes fers et mes entraves,  
car j'ai découvert que le logis de l'âme est ton univers,  
que ses désirs grandissent dans tes désirs,  
que sa paix demeure dans ta paix  
et que sa joie est dans cette chevelure d'étoiles   
que répand la nuit par-dessus ton corps...

**Nazim Hikmet  
   
Extrait de « Paris, ma rose »**Les chants des hommes sont plus beaux qu'eux-mêmes,  
plus lourds d'espoir,  
plus tristes, plus durables.  
  
Plus que les hommes, j'ai aimé leurs chants.  
J'ai pu vivre sans les hommes,  
Jamais sans les chants.  
  
Il m'est arrivé d'être infidèle à ma bien-aimée,  
jamais au chant que j'ai chanté pour elle;  
jamais non plus les chants ne m'ont trompé.  
  
Quel que soit leur langage,  
j'ai toujours compris tous les chants.  
  
Rien en ce monde,  
de tout ce que j'ai pu boire et manger,  
de tous les pays où j'ai voyagé,  
de tout ce que j'ai pu voir et entendre,  
de tout ce que j'ai pu toucher et comprendre,  
rien,  
rien ne m'a jamais rendu aussi heureux  
que les chants..

**Omar Khayyam  
  
N’oublie pas**

N'oublie pas  
Un jour tu ne sentiras plus le parfum  
Celui des femmes et celui des roses   
Et tu oublieras le goût des choses  
  
Mais n’y pense pas, bois  
Bois du vin   
Tu n’y changeras rien  
D’autres ont bu d’autres boiront  
Le vin nous unit en somme  
Âpre ou doux il m’enchante comme  
Le goût de la vie des hommes  
Et les saisons de notre vie  
  
N'oublie pas  
Un jour tu dormiras si longtemps   
Sans un ami sans une femme  
Que tu oublieras même le goût du Vin  
  
  
**Valery Larbaud**  
**Ode**   
  
Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,  
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,  
Ô train de luxe ! et l'angoissante musique  
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,  
Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,  
Dorment les millionnaires.  
Je parcours en chantonnant tes couloirs  
Et je suis ta course vers Vienne et Budapest,  
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,  
Ô Harmonika-Zug !

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,  
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow .  
On glissait à travers des prairies où des bergers,  
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,  
Etaient vêtus de peaux de moutons crues et sales…  
(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice  
aux yeux violets chantait dans la cabine à côté.)  
Et vous, grandes glaces à travers lesquelles j'ai vu passer la Sibérie   
et les monts du Samnium , la Castille âpre et sans fleurs,   
et la mer de Marmara sous une pluie tiède !

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn , prêtez-moi   
Vos miraculeux bruits sourds et  
Vos vibrantes voix de chanterelle ;  
Prêtez-moi la respiration légère et facile  
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements  
Si aisés, les locomotives des rapides,  
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or  
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,  
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses…

Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement   
Entrent dans mes poèmes et disent   
Pour moi ma vie indicible, ma vie   
D'enfant qui ne veut rien savoir,  
sinon espérer éternellement des choses vagues.

**L’Abbé Gabriel-Charles de Lattaignant   
  
Le Mot et la Chose**

Madame, quel est votre mot  
Et sur le mot et sur la chose ?  
On vous a souvent dit le mot,  
On vous a souvent fait la chose.  
Ainsi, de la chose et du mot  
Pouvez-vous dire quelque chose  
Et le gagerai que le mot  
Vous plaît beaucoup moins que la chose !  
  
Pour moi, voici quel est mon mot  
Et sur le mot et sur la chose :  
J'avouerai que j'aime le mot,  
J'avouerai que j'aime la chose  
Mais, c'est la chose avec le mot  
Et c'est le mot avec la chose ;  
Autrement, la chose et le mot  
A mes yeux seraient peu de chose.  
  
Je crois même, en faveur du mot  
Pouvoir ajouter quelque chose  
Un chose qui donne au mot  
Tout l'avantage sur la chose  
C'est qu'on peut dire encore le mot  
Alors qu'on ne peut plus la chose ...  
Et, si peu que vaille le mot,   
Enfin, c'est toujours quelque chose.  
  
De là, je conclus que le mot  
Doit être mis avant la chose  
Que l'on doit n'ajouter un mot  
Qu'autant que l'on peut quelque chose  
  
Et que, pour le temps où le mot  
Viendra seul, hélas, sans la chose  
Il faut se réserver le mot  
Pour se consoler de la chose !  
  
Pour vous, je crois qu'avec le mot  
Vous voyez toujours autre chose  
Vous dites si gaiement le mot,  
Vous méritez si bien la chose,  
  
Que, pour vous, la chose et le mot  
Doivent être la même chose ...  
Et, vous n'avez pas dit le mot,  
Qu'on est déjà prêt à la chose.  
  
Mais, quand je vous dit que le mot  
Vaut pour moi bien plus que la chose,   
Vous devez me croire, à ce mot,  
Bien que peu connaisseur en la chose !  
  
Eh bien, voici mon dernier mot  
Et sur le mot et sur la chose  
Madame, passez-moi le mot ...  
Et je vous passerai la chose !  
  
  
  
  
**Federico Garcia Lorca  
  
La femme adultère**

Je la pris près de la rivière,  
Car je la croyais sans mari  
Tandis qu'elle était adultère.  
Ce fut la Saint-Jacques, la nuit,  
Par rendez-vous et compromis,  
Quand s'éteignirent les lumières  
Et s'allumèrent les cri-cri.  
Au coin des dernières enceintes,  
Je touchai ses seins endormis ;  
Sa poitrine pour moi s'ouvrit  
Comme des branches de jacinthes,  
Et dans mes oreilles l'empois  
De ses jupes amidonnées  
Crissait comme soie arrachée  
Par douze couteaux à la fois.  
Les cimes d'arbres sans lumière  
Grandissaient au bord des chemins  
Et tout un horizon de chiens  
Aboyait loin de la rivière.  
  
Quand nous avons franchi les ronces  
Les épines et les ajoncs,  
Sous elle son chignon s'enfonce  
Et fait un trou dans le limon.  
Quand ma cravate fût ôtée,  
Elle retira ses jupons,  
Puis (quand j'ôtai mon ceinturon)  
Quatre corsages d'affilée.  
Ni le nard ni les escargots  
N'eurent jamais la peau si fine,  
Ni, sous la lune, les cristaux  
N'ont de lueurs si cristallines.  
Ses cuisses s'enfuyaient sous moi  
Comme des truites effrayées,  
Une moitié toute embrasée,  
L'autre moitié pleine de froid.  
Cette nuit me vit galoper  
De ma plus belle chevauchée,  
Sur une pouliche nacrée,  
Sans brides et sans étriers.  
  
Je suis homme, et ne peux redire  
Les choses qu'elle me disait :  
Le clair entendement m'inspire  
De me montrer fort circonspect.  
Sale de baisers et de sable,  
Du bord de l'eau je la sortis ;  
Les iris balançaient leurs sabres  
Contre les brises de la nuit.  
Pour agir en pleine droiture  
Comme fait un loyal gitan,  
Je lui fis don, en la quittant,  
D'un beau grand panier à couture,  
Mais sans vouloir en être épris :  
Parce qu'elle était adultère  
Et se prétendait sans mari  
Quand nous allions vers la rivière.

**Madrigal à la ville de St Jacques (Six poèmes galiciens)**Il pleut sur Saint-Jacques  
mon doux amour.  
Dans le ciel brille et frissonne  
le camélia blanc du jour.  
  
Il pleut sur Saint-Jacques  
dans la nuit obscure.  
L'herbe d'argent du sommeil  
recouvre l'aride lune.  
  
Vois la pluie dans la rue  
plainte de pierre et de verre.  
Vois dans le vent évanoui  
l'ombre cendrée de la mer.  
  
L'ombre cendrée de la mer  
Saint-Jacques loin du soleil.  
L'eau de tes matins mouillés  
au fond de mon cœur ruisselle.

**Sonnet de la douce plainte (Sonnets de l’amour obscur)**  
J'ai peur de perdre la merveille  
de tes yeux de statue et cet accent  
que vient poser la nuit près de ma tempe  
la rose solitaire de ton haleine.  
  
Je m'attriste de n'être en cette rive  
qu'un tronc sans branche et mon plus grand tourment  
est de n'avoir la fleur ou la pulpe ou l'argile  
qui nourrirait le ver de ma souffrance.  
  
Si tu es le trésor que je recèle,  
ma douce croix et ma douleur noyée,  
et si je suis le chien de ton altesse,  
  
ah, garde-moi le bien que j'ai gagné  
et prends pour embellir ta rivière  
ces feuilles d'un automne désolé.

**Gacela de l’amour imprévu (Divan du Tamarit)**Nul ne comprenait le parfum  
du magnolia sombre de ton ventre.  
Nul ne savait que tu martyrisais  
un colibri d’amour entre tes dents.  
  
Mille petits chevaux perses s’endormaient  
sur la place baignée de lune de ton front,  
tandis que moi, quatre nuits, j’enlaçais  
ta taille, ennemie de la neige.  
  
Entre plâtre et jasmins, ton regard  
était un bouquet pâle de semences.  
Dans mon cœur je cherchais pour te donner  
les lettres d’ivoire qui disent toujours,  
  
*toujours, toujours* : jardin de mon agonie,  
ton corps fugitif pour toujours,  
le sang de tes veines dans ma bouche,  
ta bouche sans lumière déjà pour ma mort.

**Casida de la main impossible (Divan du Tamarit)**Je ne veux rien qu’une main,  
qu’une main blessée, s’il se peut.  
Je ne veux rien qu’une main,  
même si mille nuits je n’avais pas de lit.  
  
Elle serait un lys pâle de chaux,  
elle serait une colombe amarrée à mon cœur,  
elle serait le gardien qui la nuit de ma mort  
interdirait absolument à la lune d’entrer.  
  
Je ne veux rien que cette main  
pour les huiles quotidiennes  
et le drap blanc de mon agonie.  
Je ne veux rien que cette main  
pour soutenir une aile de ma mort.  
  
Tout le reste passe.  
Rougeur sans nom déjà, astre perpétuel.  
Tout le reste est autre : vent triste,  
tandis que les feuilles en bande s’enfuient.

**Romance de la lune (Romancero gitan)**La lune vient à la forge  
avec sa tournure en nards.  
L'enfant la fixe, la fixe,  
l'enfant la regarde fixe.  
A travers l'air tout ému,  
la lune étire ses bras  
et montre, lubrique et pure,  
ses seins durs de dur étain.  
  
-- Hou ! fuis, lune, lune, lune !  
Car si les gitans venaient,  
ils feraient avec ton coeur  
blancs colliers et blancs anneaux.  
*-- Enfant, laisse-moi danser.  
Lorsque viendront les gitans  
te trouveront sur l'enclume  
et tes petits yeux fermés.*  
  
-- Hou ! fuis, lune, lune, lune !  
déjà j'entends les chevaux.  
*-- Laisse, enfant, ne foule pas  
ma blancheur amidonnée.*  
Le cavalier se rapproche,  
faisant sonner le tambour,  
le grand tambour de la plaine  
et,  dans la forge, l'enfant  
a ses petits yeux fermés.  
Par les champs d'oliviers viennent  
-- bronze et rêve -- les gitans,  
la tête très haut levée  
et les yeux, les yeux mi-clos.  
Comme chante la chouette,  
comme elle hulule sur l'arbre !  
A travers le ciel chemine  
la lune avec un enfant  
qu'elle emmène par la main.  
  
Et dans la forge, les pleurs  
les pleurs et cris des gitans  
et le vent qui veille, veille,  
le vent qui fait la veillée.

**Danse de la lune à Saint-Jacques**Quel est cegalant tout blanc ?  
Regarde comme il frissonne !  
  
C’est la lune qui danse  
sur la Grand-Place aux Morts.  
  
Regarde son corps transi  
noir de morsures et d’ombres.  
  
Mère, la lune danse  
sur la Grand-Place aux Morts.  
  
Qui blesse un poulain de pierre  
aux portes mêmes du songe ?  
  
C’est la lune ! C’est la lune  
sur la Grand-Place aux Morts !  
  
Qui regarde à la fenêtre   
avec des yeux pleins de brume ?  
  
C’est la lune ! C’est la lune  
sur la Grand-Place aux Morts !  
  
Laisse-moi mourir dans mon lit.  
Je rêverai de fleurs d’or.  
  
Mère, la lune danse  
sur la Grand-Place aux Morts

Ah, ma fille, l’air du ciel  
m’a rendue toute blanche.  
  
Ce n’est point l’air, c’est la triste lune  
sur la Grand-Place aux Morts.  
  
Qui brame avec ce plaintif   
meuglement de bœuf énorme ?  
  
Mère, c’est la lune, la lune

sur la Grand-Place aux Morts.  
  
Oui, la lune, la lune  
toute couronnée d’ajoncs  
et qui danse, danse, danse  
sur la Grand-Place aux Morts.  
  
  
**Antonio Machado**

**A Federico García Lorca  - Le crime**

On le vit, avançant au milieu des fusils,  
Par une longue rue,  
Sortir dans la campagne froide,  
Sous les étoiles, au point du jour.  
Ils ont tué Federico !  
Quand la lumière apparaissait.  
Le peloton de ses bourreaux  
N’osa le regarder en face.  
Ils avaient tous fermé les yeux ;  
Ils prient : Dieu même n’y peut rien !  
Et mort tomba Federico  
- du sang au front, du plomb dans les entrailles –  
… Apprenez que le crime a eu lieu à Grenade  
- pauvre Grenade ! -, sa Grenade…

Le poète et la mort  
On le vit s’avancer seul avec Elle,  
sans craindre sa faux.  
- Le soleil déjà de tour en tour ; les marteaux  
sur l’enclume – sur l’enclume des forges.  
Federico parlait ;  
il courtisait la mort. Elle écoutait  
« Puisque hier, ma compagne résonnait dans mes vers  
les coups de tes mains desséchées,  
qu’à mon chant tu donnas ton froid de glace  
et à ma tragédie  
le fil de ta faucille d’argent.  
  
Je chanterai la chair que tu n’as pas,  
les yeux qui te manquent,  
les cheveux que le vent agitait,  
les lèvres rouges que l’on baisait…  
Aujourd’hui comme hier, ô gitane, ma mort,  
que je suis bien, seul avec toi,  
dans l’air de Grenade, ma Grenade ! »  
  
On le vit s’avancer…  
Élevez, mes amis,  
dans l’Alhambra, de pierre et de songe,  
un tombeau au poète,  
sur une fontaine où l’eau gémira  
et dira éternellement :  
le crime a eu lieu à Grenade, sa Grenade !

**Stéphane Mallarmé  
  
Brise Marine**La chair est triste, hélas ! et j’ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D’être parmi l’écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l’ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l’adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,  
Sont-ils de ceux qu’un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots …  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

**Gaston Miron  
  
La marche à l’amour (L’homme rapaillé)**Tu as les yeux pers des champs de rosées  
tu as des yeux d'aventure et d'années-lumière  
la douceur du fond des brises au mois de mai  
dans les accompagnements de ma vie en friche  
avec cette chaleur d'oiseau à ton corps craintif  
moi qui suis charpente et beaucoup de fardoches  
moi je fonce à vive allure et entêté d'avenir  
la tête en bas comme un bison dans son destin.  
La blancheur des nénuphars s'élève jusqu'à ton cou  
pour la conjuration de mes manitous maléfiques  
moi qui ai des yeux où ciel et mer s'influencent  
pour la réverbération de ta mort lointaine  
avec cette tache errante de chevreuil que tu as .  
  
Tu viendras tout ensoleillée d'existence  
la bouche envahie par la fraîcheur des herbes  
le corps mûri par les jardins oubliés  
où tes seins sont devenus des envoûtements  
tu te lèves, tu es l'aube dans mes bras  
où tu changes comme les saisons.  
Je te prendrai marcheur d'un pays d'haleine  
à bout de misères et à bout de démesures  
je veux te faire aimer la vie notre vie  
t'aimer fou de racines à feuilles et grave  
de jour en jour à travers nuits et gués  
de moellons nos vertus silencieuses  
je finirai bien par te rencontrer quelque part  
bon dieu!  
et contre tout ce qui me rend absent et douloureux  
par le mince regard qui me reste au fond du froid  
j'affirme ô mon amour que tu existes  
je corrige notre vie.

…….

Tu es mon amour  
ma clameur mon bramement  
tu es mon amour ma ceinture fléchée d'univers  
ma danse carrée des quatre coins d'horizon  
le rouet des écheveaux de mon espoir  
tu es ma réconciliation batailleuse  
mon murmure de jours à mes cils d'abeille  
mon eau bleue de fenêtre  
dans les hauts vols de buildings  
mon amour  
de fontaines de haies de ronds-points de fleurs  
tu es ma chance ouverte et mon encerclement  
à cause de toi mon courage est un sapin toujours vert  
et j'ai du chiendent d'achigan plein l'âme.  
  
Tu es belle de tout l'avenir épargné  
d'une frêle beauté soleilleuse contre l'ombre  
ouvre-moi tes bras que j'entre au port  
et mon corps d'amoureux viendra rouler  
sur les talus du mont Royal  
orignal, quand tu brames orignal  
coule-moi dans ta plainte osseuse  
fais-moi passer tout cabré tout empanaché  
dans ton appel et ta détermination...

**Compagnon des Amériques (La vie agonique)**  
Compagnon des Amériques  
Québec ma terre amère ma terre amande  
ma patrie d'haleine dans la touffe des vents  
j'ai de toi la difficile et poignante présence  
avec une large blessure d'espace au front  
dans une vivante agonie de roseaux au visage

je parle avec les mots noueux de nos endurances  
nous avons soif de toutes les eaux du monde  
nous avons faim de toutes les terres du monde  
dans la liberté criée de débris d'embâcle  
nos feux de position s'allument vers le large  
l'aïeule prière à nos doigts défaillante  
la pauvreté luisant comme des fers à nos chevilles

mais cargue-moi en toi pays, cargue-moi  
et marche au rompt le cœur de tes écorces tendres  
marche à l'arête de tes dures plaies d'érosion  
marche à tes pas réveillés des sommeils d'ornières  
et marche à ta force épissure des bras à ton sol  
  
mais chante plus haut l'amour en moi,  
chante  
  
je me ferai passion de ta face  
je me ferai porteur de ton espérance  
veilleur, guetteur, coureur, haleur de ton avènement  
un homme de ton réquisitoire  
un homme de ta patience raboteuse et varlopeuse  
un homme de ta commisération infinie  
                
 l'homme artériel de tes gigues  
dans le poitrail effervescent de tes poudreries  
dans la grande artillerie de tes couleurs d'automne  
dans tes hanches de montagnes  
dans l'accord comète de tes plaines  
dans l'artésienne vigueur de tes villes  
devant toutes les litanies  
 de chats-huants qui huent dans la lune  
devant toutes les compromissions en peaux de vison  
devant les héros de la bonne conscience  
les émancipés malingres  
 les insectes des belles manières  
devant tous les commandeurs de ton exploitation  
de ta chair à pavé  
 de ta sueur à gages  
  
mais donne la main à toutes les rencontres, pays  
toi qui apparais  
 par tous les chemins défoncés de ton histoire  
aux hommes debout dans l'horizon de la justice  
qui te saluent  
  
salut à toi territoire de ma poésie  
salut les hommes et les femmes  
des pères et mères de l'aventure  
  
  
**Emile Nelligan  
  
La romance du vin**

Tout se mêle en un vif éclat de gaieté verte  
Ô le beau soir de mai ! Tous les oiseaux en chœur,  
Ainsi que les espoirs naguère à mon cœur,  
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.  
  
Ô le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai !  
Un orgue au loin éclate en froides mélopées;  
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,  
Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.  
  
Je suis gai! je suis gai ! Dans le cristal qui chante,  
Verse, verse le vin ! verse encore et toujours,  
Que je puisse oublier la tristesse des jours,  
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !  
  
Je suis gai ! je suis gai ! Vive le vin et l'Art !...  
J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,  
Des vers qui gémiront les musiques funèbres  
Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.  
  
C'est le règne du rire amer et de la rage  
De se savoir poète et objet du mépris,  
De se savoir un cœur et de n'être compris  
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !  
  
Femmes ! je bois à vous qui riez du chemin  
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses;  
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses  
Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main !  
  
Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,  
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,  
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,  
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !  
  
Je suis gai ! je suis gai ! Vive le soir de mai !  
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre !...  
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre;  
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé ?  
  
Les cloches ont chanté; le vent du soir odore...  
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,  
Je suis gai, si gai, dans mon rire sonore,  
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !

**Pablo Neruda  
  
La Centaine d’Amour (S. 44)**

Sache que je ne t'aime pas et que je t'aime  
puisque est double la façon d'être de la vie,  
puisque la parole est une aile du silence,  
et qu'il est dans le feu une moitié de froid.  
  
Moi je t'aime afin de commencer à t'aimer,  
afin de pouvoir recommencer l'infini  
et pour que jamais je ne cesse de t'aimer :  
c'est pour cela que je ne t'aime pas encore.  
  
Je t'aime et je ne t'aime pas, c'est comme si  
j'avais entre mes deux mains les clés du bonheur  
et un infortuné, un incertain destin.  
  
Mon amour a deux existences pour t'aimer.  
Pour cela je t'aime quand je ne t'aime pas  
et c'est pour cela que je t'aime quand je t'aime.

**La Centaine d’Amour (S. 66)**Je t'aime parce que je t'aime et voilà tout  
et de t'aimer j'en arrive à ne pas t'aimer  
et de t'attendre alors je ne t'attends plus  
mon cœur peut en passer du froid à la brûlure.

Je ne t'aime que parce que c'est toi que j'aime,  
et je te hais sans fin, te hais et te supplie,  
et la mesure de mon amour voyageur  
est de ne pas te voir, de t'aimer en aveugle.

Et si, lumière de janvier, tu consumais  
ton rayon cruel, et mon cœur tout entier,  
me dérobant la clef de la tranquillité ?

En cette histoire je n'arrive qu'à mourir  
et si je meurs d'amour, c'est parce que je t'aime,  
parce que d'amour, je t'aime, et à feu et à sang.

**La Centaine d’Amour (S. 92)**Mon amour, si je meurs et si toi tu ne meurs pas,  
Mon amour, si tu meurs et si je ne meurs pas,  
Ne laissons pas la douleur étendre son territoire  
Il n’existe pas de prolongement pareil au nôtre.

Poussière sur blé, sable sur sables  
Le temps, l’eau errante, le vent vagabond  
Nous a emportés comme des graines voguant sur l’eau.  
Nous aurions pu ne pas nous rencontrer dans ce temps.

Cette prairie où nous nous sommes rencontrés,  
Oh minuscule infini ! rendons-la.  
Mais cet amour, mon amour, n’est pas près de finir.

Puisqu’il ne connut pas de naissance  
Il ne connaîtra pas de mort, il est comme un long fleuve,  
Qui change seulement de terres et de lèvres.  
  
  
**Vingt Poèmes d’Amour (I)**

Corps de femme, blanches collines, cuisses blanches,  
l'attitude du don te rend pareil au monde.  
Mon corps de laboureur sauvage, de son soc  
a fait jaillir le fils du profond de la terre.  
  
Je fus comme un tunnel. Déserté des oiseaux,  
la nuit m'envahissait de toute sa puissance.  
Pour survivre j'ai dû te forger comme une arme  
et tu es la flèche à mon arc, tu es la pierre dans ma fronde.  
  
Mais passe l'heure de la vengeance, et je t'aime.  
Corps de peau et de mousse, de lait avide et ferme.  
Ah ! le vase des seins ! Ah ! les yeux de l'absence !  
Ah ! roses du pubis ! ah ! ta voix lente et triste !  
  
Corps de femme, je persisterai dans ta grâce.  
Ô soif, désir illimité, chemin sans but !  
Courants obscurs où coule une soif éternelle  
et la fatigue y coule, et l'infinie douleur.

**Vingt Poèmes d’Amour (XVI)**Dans mon ciel au crépuscule tu es comme un nuage  
et ta couleur et forme sont comme moi je les veux.  
Tu es mienne, tu es mienne, femme aux douces lèvres  
et vivent dans ta vie mes rêves infinis.  
  
La lampe de mon âme te rosit les pieds,  
mon aigre vin est plus doux sur tes lèvres,  
ô moissonneuse de ma chanson du soir tombant,  
comme te sentent mienne mes songes solitaires !  
  
Tu es mienne, tu es mienne, vais-je criant dans la brise  
du soir, et le vent emporte ma voix veuve.  
Chasseresse du fond de mes yeux, ton larcin  
retient comme l'eau ton regard nocturne.  
  
Dans le filet de ma musique tu es captive, mon amour,  
et mes filets de musique sont larges comme le ciel.  
Mon âme naît au bord de tes yeux de deuil.  
Dans tes yeux de deuil commence le pays du rêve.  
  
 **Ode et Germinations (I)**

Le goût de ta bouche et la couleur de ta peau,   
peau, bouche, mon fruit de ces jours rapides,  
dis-moi, ont-ils été sans cesse à ton côté   
à travers années et voyages, lunes et soleils  
et terre et pleurs et pluie et joie  
ou seulement aujourd'hui, seulement  
sortent-ils donc de tes racines  
de même qu'à la terre aride, l'eau apporte   
des germinations inconnues  
ou qu'aux lèvres de la cruche oubliée  
arrive avec l'eau le goût de la terre ?  
  
Je ne sais pas, ne m'en dis rien, tu ne sais pas.  
Nul ne connaît ces choses-là.   
Mais quand j'approche tous mes sens   
de la lumière de ta peau, tu disparais,   
tu fonds comme l'acide  
parfum d'un fruit,   
comme la chaleur d'un chemin,  
l'odeur du maïs qui s'égrène,  
le chèvrefeuille du soir pur,  
les noms de la terre poudreuse,  
l'arôme sans fin du pays :  
magnolia et buisson, sang et farine  
et galop de chevaux,  
comme la lune poussiéreuse du village,  
le pain fraîchement né :  
ah! tout de ta peau revient à ma bouche,  
revient à mon cœur, revient à mon corps  
et je redeviens avec toi  
la terre que tu es :  
tu es en moi printemps profond :  
et à nouveau en toi je sais comment je germe.

**Ode et Germinations (III)**

Nous avons dû, ma sauvageonne,  
nous ressaisir du temps perdu  
et revenir sur nos pas pour, de baiser en baiser,  
abolir la distance de nos vies,  
récupérant ici ce que sans joie  
nous avions donné, découvrant  
là le chemin secret  
qui rapprochait tes pas des miens,  
et ainsi, sous ma bouche,  
voici que tu revois la plante insatisfaite   
de ta vie qui allonge ses racines  
vers mon cœur et vers son attente.  
.............  
Nous voici enfin face à face,  
nous nous sommes trouvés,  
rien n'a été perdu.  
Lèvre à lèvre nous nous sommes parcourus,  
mille fois nous avons troqué  
entre nous la mort et la vie,  
tout ce que nous portions en nous  
comme autant de médailles mortes  
nous l'avons jeté à la mer,  
tout ce que nous avions appris  
nous a été bien inutile :  
nous avons commencé,  
nous avons terminé  
à nouveau mort et vie.  
Nous sommes là, nous survivons,  
purs d'une pureté que nous avons créée,  
plus vastes que la terre qui n'a pu nous fourvoyer,  
et éternels comme le feu qui brûlera  
tant que la vie ne cessera.

**Belle (Les Vers du Capitaine)**

Belle,   
pareil à l’eau qui sur la pierre fraîche de la source  
ouvre son grand éclair d’écume,  
est ton sourire,  
belle.  
  
Belle,  
Aux fines mains, aux pieds déliés  
comme un petit cheval d’argent,  
fleur du monde, marchant  
je te vois moi,  
belle.  
  
Belle,  
avec un nid de cuivre enchevêtré dans la tête,  
un nid d’une brune couleur de miel  
où mon cœur brûle et se repose,  
belle.  
  
Belle  
aux yeux trop grands pour ton visage,  
aux yeux trop grands pour la planète,  
Il y a des pays, des fleuves dans tes yeux,  
ma patrie se tient dans tes yeux,  
je vagabonde à travers eux,  
ils donnent sa clarté au monde  
partout où s’avancent mes pas,  
belle.  
  
Belle,  
tes seins sont pareils à deux pains  
- terre froment et lune d’or -  
belle.  
  
Belle,  
ta taille   
mon bras l’a faite comme un fleuve  
mille années parcourant la douceur de ta chair,  
belle.  
  
Belle,  
rien n’a le charme de tes hanches,  
la terre en quelque lieu caché  
a peut-être, elle,  
la courbe de ton corps et son parfum,  
en quelque lieu peut-être,  
belle.  
  
Belle, ma belle,  
ta voix, ta peau, tes ongles,  
belle, ma belle,  
ton être, ta clarté, ton ombre,  
belle, tout cela est mien, belle,  
tout cela, mienne, m’appartient,  
lorsque tu marches ou te reposes,  
lorsque tu chantes ou que tu dors,  
lorsque tu souffres ou que tu rêves,  
toujours,  
lorsque tu es proche ou lointaine,  
toujours,  
ma belle, tu es mienne,  
toujours.

**Absence (Les vers du Capitaine)**  
Je te laisse : aussitôt   
tu circules en moi, cristalline  
ou tremblante  
ou inquiète, blessée par moi  
ou tout d'amour comblée, comme en cet instant   
où tes yeux  
se ferment sur le présent de la vie  
que je ne cesse de t'offrir.  
  
Mon amour,  
quand nous nous sommes rencontrés  
nous avions soif et nous avons  
bu toute l'eau et tout le sang,  
quand nous nous sommes rencontrés  
nous avions faim  
alors nous nous sommes mordus  
comme le feu,  
il nous en resta des blessures.  
  
Mais attends-moi  
garde-moi la douceur.  
Et je t'offrirai aussi  
une rose.

**La nuit dans l’île (Les Vers du Capitaine)**

Toute la nuit j'ai dormi avec toi près de la mer, dans l'île.  
Sauvage et douce tu étais entre le plaisir et le sommeil,   
entre le feu et l'eau.  
  
Très tard peut-être  
nos sommeils se sont-ils unis par le sommet ou par le fond,  
là-haut comme des branches agitées par le même vent,  
en bas comme rouges racines se touchant.  
  
Peut-être ton sommeil s'est-il aussi dépris du mien  
et sur la mer et sur sa nuit m'a-t-il cherché  
comme avant toi et moi, quand tu n'existais pas encore,  
quand sans t'apercevoir je naviguais de ton côté  
et que tes yeux cherchaient ce qu'aujourd'hui  
- pain, vin, amour, colère - je t'offre à pleines mains  
à toi, la coupe qui attendait de recevoir les présents de ma vie.  
  
J'ai dormi avec toi toute la nuit   
alors que la terre en sa nuit tournait avec ses vivants et ses morts,  
et lorsque je me réveillais soudain, par l'ombre environné,  
mon bras te prenait par la taille.  
La nuit ni le sommeil n'ont pu nous séparer.  
  
J'ai dormi avec toi et ta bouche, au réveil, sortie de ton sommeil  
m'a donné la saveur de terre, d'algues, d'onde marine,  
qui s'abrite au fond de ta vie.  
Alors j'ai reçu ton baiser que l'aurore mouillait  
comme s'il m'arrivait de cette mer qui nous entoure.

**Ton Rire (Les Vers du Capitaine)**Tu peux m'ôter le pain, m'ôter l'air, si tu veux :   
ne m'ôte pas ton rire. 

Ne m'ôte pas la rose, le fer que tu égrènes   
ni l'eau qui brusquement éclate dans ta joie   
ni la vague d'argent qui déferle de toi.  
  
De ma lutte si dure je rentre les yeux las quelquefois d'avoir vu   
la terre qui ne change   
mais, dès le seuil, ton rire monte au ciel, me cherchant   
et ouvrant pour moi toutes les portes de la vie.  
  
À l'heure la plus sombre égrène, mon amour, ton rire,   
et si tu vois mon sang tacher soudain les pierres de la rue,   
ris : aussitôt ton rire se fera pour mes mains fraîche lame d'épée.  
Dans l'automne marin  fais que ton rire dresse sa cascade d'écume,   
et au printemps, amour, que ton rire soit comme la fleur que j'attendais,   
la fleur guède, la rose de mon pays sonore.  
  
Moque-toi de la nuit, du jour et de la lune,  
moque-toi de ces rues divagantes de l’île,  
moque-toi de cet homme amoureux maladroit,  
mais lorsque j’ouvre, moi, les yeux ou les referme,  
lorsque mes pas s’en vont, lorsque mes pas s’en viennent,  
refuse-moi le pain, l’air, l’aube, le printemps,  
mais ton rire jamais   
car alors j’en mourrais.  
  
  
**Gérard de Nerval**

**El Desdichado**

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,  
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :  
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé  
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.  
  
Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.  
  
Suis-je Amour ou Phoebus ?... Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;  
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Sirène...  
  
Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.  
  
  
**Vers dorés**Homme ! libre penseur - te crois-tu seul pensant  
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose :  
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.  
  
Respecte dans la bête un esprit agissant : ...  
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;  
Un mystère d'amour dans le métal repose :  
"Tout est sensible ! " - Et tout sur ton être est puissant !  
  
Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie  
A la matière même un verbe est attaché ...  
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !  
  
Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !  
  
  
 **Charles Péguy  
  
Puisqu’il est entendu que le bon pèlerin…**

Puisqu'il est entendu que le bon pèlerin   
Est celui qui boit ferme et tient sa place à table,  
Et qu'il n'a pas besoin de faire le comptable,  
Et que c'est bien assez de se lever matin...  
Nous avons fait semblant d'être un gai pèlerin  
Et même un bon vivant et d'aimer les voyages,  
Et d'avoir parcouru cent trente et un bailliages,  
Et d'être accoutumés d'être sur le chemin...

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,   
 Quand nous aurons posé la cape et le manteau,  
 Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,  
 Veuillez-vous rappeler nos longs pèlerinages...  
  
  
**Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres**Étoile de la mer voici la lourde nappe  
Et la profonde houle et l’océan des blés  
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,  
Voici votre regard sur cette immense chape.  
  
Et voici votre voix sur cette lourde plaine  
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,  
Voici le long de nous nos poings désassemblés  
Et notre lassitude et notre force pleine.  
  
Étoile du matin, inaccessible reine,  
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,  
Et voici le plateau de notre pauvre amour,  
Et voici l’océan de notre immense peine.  
......  
O reine voici donc après la longue route  
Avant de repartir par ce même chemin,  
Le seul asile ouvert au creux de votre main,  
Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.  
  
Voici le lourd pilier et la montante voûte  
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain;   
Et l'inutilité de tout calcul humain;  
Et plus que le péché, la sagesse en déroute.  
Voici le lieu du monde où tout devient facile,   
Le regret, le départ, même l'événement,   
Et l'adieu temporaire et le détournement,   
Le seul coin de la terre où tout devient docile,  
  
Et voici votre voix sur cette lourde plaine  
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés  
Voici le long de nous nos poings désassemblés  
Et notre lassitude et notre force pleine...

**Raymond Queneau  
  
Vieillir**Ma jeunesse est finie  
Ma jeunesse est partie  
Je reste sur le cul  
avec quarante ans d'âge  
J'ai pris le pucelage de la maturité  
  
Me voilà qui grisonne  
me voilà qui bedonne  
je tousse et je déconne  
déjà déjà déjà  
  
Ah quand j'étais jeune homme que j'étais heureux!  
comme un lézard au soleil  
regardant mes orteils brunir au bord de l'eau  
et mon abencérage dresser son chapiteau.  
  
Les années comptaient peu  
les jours étaient légers  
et toutes les nuits douces  
Le ciel était bien bleu  
les lunes étaient rondes  
la neige était bien tiède les blondes étaient blondes.  
  
J'avais une cravate en soi-e naturelle le mollet fort agreste  
le pied bon comme l'œil  
oui oui - mais maintenant c'est bien bien différent  
suis suis à bout de course  
je dévale la pente dies irae dies illa sic ibo ad astra  
  
Mais comme ce farceur tombant d'un ascenseur disait  
aux spectateurs des différents étages qui le regardaient choir  
« jusqu'à présent ma foi ça ne va pas trop mal j'espère fermement  
que ça continuera encore un peu comme ça »   
  
Ainsi malgré les ans la ride et l'urinal le bide et l'emphysème   
la toux et un moral tant soit peu nostalgique   
philosophiquement je vieillis   
essayant de jouïr de mon reste  
sans feu et sans charbon   
sans lard et sans lardons   
sans œufs sans cinéma  
sans ouisqui sans soda sans beurre sans taksi sans thé ni chocolat  
  
J'écris quelques poèmes qui valent je l'espère ceux que j'élaborais   
lorsque j'avais vingt ans !  Je les signais d'ailleurs de la même façon   
q-u-e-n-e-a-u-r-a-i grec mond

**Pour un art poétique (1)**

Bon dieu de bon dieu que j'ai envie d'écrire un petit poème  
Tiens en voilà justement un qui passe  
Petit petit petit  
viens ici que je t'enfile  
sur le fil du collier de mes autres poèmes  
viens ici que je t'entube  
dans le comprimé de mes œuvres complètes  
viens ici que je t'empapouète  
et que je t'enrime  
et que je t'enrythme  
et que je t'enlyre  
et que je t'enpégase  
et que je t'enverse  
et que je t'enprose  
la vache  
il a foutu le camp !

**Pour un art poétique (2)**

Ce soir,  
Si j'écrivais un poème pour la postérité ?  
fichtre la belle idée  
je me sens sûr de moi  
j'y vas  
et à la postérité  
j'y dis merde et remerde et reremerde  
drôlement feintée la postérité  
qui attendait son poème  
Ah mais !  
  
  
**Rainer Maria Rilke  
  
Le livre de la pauvreté et de la mort**Je suis peut-être enfoui au sein des montagnes,  
solitaire comme une veine de métal pur ;  
je suis perdu dans un abîme illimité,  
dans une nuit profonde et sans horizon .  
Tout vient à moi, m'enserre et se fait pierre .  
  
Je ne sais pas encore souffrir comme il faudrait,  
et cette grande nuit me fait peur ;  
mais si c'est là ta nuit, qu'elle me soit pesante,   
qu'elle m'écrase, que toute ta main soit sur moi,  
et que je me perde en toi dans un cri .  
  
Toi, mont seul immuable dans le chaos des montagnes,  
pente sans refuges, sommet sans nom,  
neige éternelle qui fait pâlir les étoiles,  
toi qui portes à tes flancs de grandes vallées  
où l'âme de la terre s'exhale en odeurs de fleurs .  
  
Me suis-je enfin perdu en toi,  
uni au basalte comme un métal inconnu ?  
Plein de vénération, je me confonds à ta roche,  
et partout je me heurte à ta dureté .  
  
Ou bien est-ce l'angoisse qui m'étreint,  
l'angoisse profonde des trop grandes villes  
où tu m'as enfoncé jusqu'au cou ?  
  
Ah, si seulement un homme pouvait dire  
toute leur insanité et toute leur horreur,  
aussitôt tu te lèverais, première tempête de monde,  
et les chasserais devant toi comme de la poussière...  
  
Mais si tu veux que ce soit moi qui parle,  
je ne le pourrais pas, car je ne comprends rien ;  
et ma bouche, comme une blessure,  
ne demande qu'à se fermer,  
et mes mains sont collées à mes côtés comme des chiens  
qui restent sourds à tout appel .  
  
Et pourtant, une fois, tu me feras parler .  
  
Que je sois le veilleur de tous tes horizons...  
Permets à mon regard plus hardi et plus vaste  
d'embrasser soudain l'étendue des mers .  
Fais que je suive la marche des fleuves  
afin qu'au-delà des rumeurs de leurs rives  
j'entende monter la voix silencieuse de la nuit .  
  
Conduis-moi dans tes plaines battues de tous les vents  
où d'âpres monastères ensevelissent entre leurs murs,  
comme dans un linceul, des vies qui n'ont pas vécu...  
  
Car les grandes villes, Seigneur, sont maudites ;  
la panique des incendies couve dans leur sein,--  
et elles n'ont pas de pardon à attendre  
et leur temps est compté.  
  
Là, des hommes insatisfaits peinent à vivre  
et meurent sans savoir pourquoi ils ont souffert ;  
et aucun d'eux n'a vu la pauvre grimace  
qui s'est substituée au fond de nuits sans nom  
au sourire d'un peuple plein de foi .  
  
Ils vont au hasard, avilis par l'effort  
de servir sans ardeur des choses dénuées de sens,  
et leurs vêtements s'usent peu à peu,  
et leurs belles mains vieillissent trop tôt .  
  
La foule les bouscule et passe indifférente,  
bien qu'ils soient hésitants et faibles,--  
seuls les chiens craintifs qui n'ont pas de gîte  
les suivent un moment en silence.  
  
Ils sont livrés à une multitude de bourreaux  
et le coup de chaque heure leur fait mal ;  
ils rôdent, solitaires, autour des hôpitaux  
en attendant leur admission avec angoisse .  
  
La mort est là . Non celle dont la voix  
les a miraculeusement touchés dans leur enfance,--  
mais la petite mort comme on la comprend là ;  
tandis que leur propre fin pend en eux comme un fruit  
aigre, vert, et qui ne mûrit pas .  
  
O mon Dieu, donne à chacun sa propre mort, donne à chacun  
la mort née de sa propre vie où il connut l'amour et la misère .  
 **Arthur Rimbaud  
  
Le bateau ivre**

Comme je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.  
  
J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.  
  
Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus ! Et les Péninsules démarrées  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.  
  
La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,  
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots !  
  
Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin  
Et des taches de vins bleus et des vomissures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.  
  
Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,  
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;  
  
Où, teignant tout à coup les bleuités, délires  
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,.+

Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !  
  
Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,  
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !  
  
J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,  
Illuminant de longs figements violets,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques  
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !  
  
J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,  
La circulation des sèves inouïes,  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !  
  
J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,  
Sans songer que les pieds lumineux des Maries  
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !  
  
J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides  
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux  
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides  
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !  
  
J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,  
Et les lointains vers les gouffres cataractant !  
  
Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !  
Échouages hideux au fond des golfes bruns  
Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !  
  
J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades  
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.  
- Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.  
  
Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux  
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes  
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...  
  
Presque île, ballottant sur mes bords les querelles  
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.  
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles  
Des noyés descendaient dormir, à reculons !  
  
Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,  
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,  
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses  
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;  
  
Libre, fumant, monté de brumes violettes,  
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur  
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,  
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;  
  
Qui courais, taché de lunules électriques,  
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,  
Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques  
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs ;  
  
Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,  
Fileur éternel des immobilités bleues,  
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !  
  
J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles  
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :  
- Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,  
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?  
  
Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.   
Toute lune est atroce et tout soleil amer :  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !  
  
Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache  
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.  
  
Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,  
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,  
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

**Sensation**

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.  
  
Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, -- heureux comme avec une femme.  
  
  
**Ma bohême**

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;  
Mon paletot soudain devenait idéal;  
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal;  
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées !  
  
Mon unique culotte avait un large trou.  
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou  
  
Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;  
  
Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

**Première soirée**--- Elle était fort déshabillée

Et de grands arbres indiscrets

Aux vitres jetaient leur feuillée

Malinement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,

Mi-nue, elle joignait les mains.

Sur le plancher frissonnaient d'aise

Ses petits pieds si fins, si fins.

--- Je regardai, couleur de cire,

Un petit rayon buissonnier

Papillonner dans son sourire

Et sur son sein, --- mouche au rosier !

--- Je baisai ses fines chevilles.

Elle eut un doux rire brutal

Qui s'égrenait en claires trilles,

Un joli rire de cristal…

Les petits pieds sous la chemise

Se sauvèrent : "Veux-tu finir!"

--- La première audace permise,

Le rire feignait de punir!

--- Pauvrets palpitants sous ma lèvre,

Je baisai doucement ses yeux :

--- Elle jeta sa tête mièvre

En arrière : "Oh! c'est encor mieux!...

« Monsieur, j'ai deux mots à te dire... »

--- Je lui jetai le reste au sein

Dans un baiser, qui la fit rire

D'un bon rire qui voulait bien...

--- Elle était fort déshabillée

Et de grands arbres indiscrets

Aux vitres jetaient leur feuillée

Malinement, tout près, tout près.

**Roman**

I  
On n’est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
− Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
− On va sous les tilleuls verts de la promenade.  
  
Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L’air est parfois si doux, qu’on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits, − la ville n’est pas loin, −  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...  
  
II  
  
− Voilà qu’on aperçoit un tout petit chiffon  
D’azur sombre, encadré d’une petite branche,  
Piqué d’une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...  
  
Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...  
  
III  
  
Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
− Lorsque, dans la clarté d’un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l’ombre du faux-col effrayant de son père...  
  
Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d’un mouvement vif...  
− Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...  
  
IV  
  
Vous êtes amoureux. Loué jusqu’à mois d’août.  
Vous êtes amoureux. − Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s’en vont, vous êtes mauvais goût.  
− Puis l’adorée, un soir, a daigné vous écrire... !  
  
− Ce soir-là,... − vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
− On n’est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu’on a des tilleuls verts sur la promenade.

**Bal des pendus**

Au gibet noir, manchot aimable,  
 Dansent, dansent les paladins,  
 Les maigres paladins du diable,  
 Les squelettes de Saladins.  
  
Messire Belzébuth tire par la cravate  
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,  
Et, leur claquant au front un revers de savate,  
Les fait danser, danser aux sons d’un vieux Noël !  
  
Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles  
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour  
Que serraient autrefois les gentes damoiselles  
Se heurtent longuement dans un hideux amour.  
  
Hurrah ! les gais danseurs, qui n’avez plus de panse !  
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs !  
Hop ! qu’on ne sache plus si c’est bataille ou danse !  
Belzébuth enragé racle ses violons !  
  
Ô durs talons, jamais on n’use sa sandale !  
Presque tous ont quitté la chemise de peau ;  
Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.  
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau :  
  
Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,  
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton :  
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,  
Des preux, raides, heurtant armures de carton.  
  
Hurrah ! la bise siffle au grand bal des squelettes !  
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer !  
Les loups vont répondant des forêts violettes :  
A l’horizon, le ciel est d’un rouge d’enfer…  
  
Holà, secouez-moi ces capitans funèbres  
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés  
Un chapelet d’amour sur leurs pâles vertèbres :  
Ce n’est pas un moustier ici, les trépassés !  
  
Oh ! voilà qu’au milieu de la danse macabre  
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou  
Emporté par l’élan, comme un cheval se cabre :  
Et, se sentant encor la corde raide au cou,  
  
Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque  
Avec des cris pareils à des ricanements,  
Et, comme un baladin rentre dans la baraque,  
Rebondit dans le bal au chant des ossements.  
  
 Au gibet noir, manchot aimable,  
 Dansent, dansent les paladins,  
 Les maigres paladins du diable,  
 Les squelettes de Saladins.

**Voyelles**

**A** noir, **E** blanc, **I** rouge, **U** vert, **O** bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
**A**, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,  
  
Golfes d'ombre ; **E**, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;  
**I**, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;  
  
**U**, cycles, vibrements divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;  
  
**O**, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges ;  
− Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! −

**Les sœurs de charité**Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,  
Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu,  
Et qu'eût, le front cerclé de cuivre, sous la lune  
Adoré, dans la Perse, un Génie inconnu,  
  
Impétueux avec des douceurs virginales  
Et noires, fier de ses premiers entêtements,  
Pareil aux jeunes mers, pleurs de nuits estivales,  
Qui se retournent sur des lits de diamants ;  
  
Le jeune homme, devant les laideurs de ce monde,  
Tressaille dans son cœur largement irrité,  
Et plein de la blessure éternelle et profonde,  
Se prend à désirer sa sœur de charité.  
  
Mais, ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce,  
Tu n'es jamais la Sœur de charité, jamais,  
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rousse,  
Ni doigts légers, ni seins splendidement formés.  
  
Aveugle irréveillée aux immenses prunelles,  
Tout notre embrassement n'est qu'une question :  
C'est toi qui pends à nous, porteuse de mamelles,  
Nous te berçons, charmante et grave Passion.  
  
Tes haines, tes torpeurs fixes, tes défaillances,  
Et les brutalités souffertes autrefois,  
Tu nous rends tout, ô Nuit pourtant sans malveillances,  
Comme un excès de sang épanché tous les mois.  
  
- Quand la femme, portée un instant, l'épouvante,  
Amour, appel de vie et chanson d'action,  
Viennent la Muse verte et la Justice ardente  
Le déchirer de leur auguste obsession.  
  
Ah ! sans cesse altéré des splendeurs et des calmes,  
Délaissé des deux Sœurs implacables, geignant  
Avec tendresse après la science aux bras almes,  
Il porte à la nature en fleur son front saignant.  
  
Mais la noire alchimie et les saintes études  
Répugnent au blessé, sombre savant d'orgueil ;  
Il sent marcher sur lui d'atroces solitudes.  
Alors, et toujours beau, sans dégoût du cercueil,  
  
Qu'il croie aux vastes fins, Rêves ou Promenades  
Immenses, à travers les nuits de Vérité,  
Et t'appelle en son âme et ses membres malades,  
Ô Mort mystérieuse, ô sœur de charité.  
 **Le cœur volé**Mon triste cœur bave à la poupe,  
Mon cœur couvert de caporal :  
Ils y lancent des jets de soupe  
Mon triste cœur bave à la poupe…  
Sous les quolibets de la troupe  
Qui pousse un rire général,  
Mon triste cœur bave à la poupe,  
Mon cœur couvert de caporal !  
  
Ithyphalliques et pioupiesques  
Leurs quolibets l'ont dépravé.  
Au gouvernail, on voit des fresques  
Ithyphalliques et pioupiesques ;  
O flots abracadabrantesques  
Prenez mon cœur, qu'il soit lavé !  
Ithyphalliques et pioupiesques   
Leurs quolibets l'ont dépravé !  
  
Quand ils auront tari leurs chiques  
Comment agir, ô cœur volé ?  
Ce seront des hoquets bachiques  
Quand ils auront tari leurs chiques !  
J'aurai des sursauts stomachiques  
Moi, si mon cœur est ravalé !  
Quand ils auront tari leurs chiques,  
Comment agir, ô cœur volé ?

**Elle est retrouvée, quoi ? – L’Eternité   
(Extrait de Alchimie du Verbe – Une saison en enfer)**Elle est retrouvée !  
Quoi ? l’éternité.  
C’est la mer mêlée  
 Au soleil.

Mon âme éternelle,  
Observe ton vœu  
Malgré la nuit seule  
Et le jour en feu.

Donc tu te dégages  
Des humains suffrages,  
Des communs élans !  
Tu voles selon…

— Jamais l’espérance,  
 Pas d’orietur.  
Science et patience,  
Le supplice est sûr.

Plus de lendemain,  
Braises de satin,  
 Votre ardeur  
 Est le devoir.

Elle est retrouvée !  
— Quoi ? —l’Éternité  
C’est la mer mêlée  
 Au soleil.

**Chanson de la plus haute tour (Extrait de Alchimie du Verbe)**

Qu’il vienne, qu’il vienne,  
Le temps dont on s’éprenne.

J’ai tant fait patience  
Qu’à jamais j’oublie.  
Craintes et souffrances  
Aux cieux sont parties.  
Et la soif malsaine  
Obscurcit mes veines.

Qu’il vienne, qu’il vienne,  
Le temps dont on s’éprenne.

Telle la prairie  
À l’oubli livrée,  
Grandie, et fleurie  
D’encens et d’ivraies,  
Au bourdon farouche  
Des sales mouches.

Qu’il vienne, qu’il vienne,  
Le temps dont on s’éprenne.

**Ô saisons, ô châteaux… (Extrait de Alchimie du Verbe)**

Ô saisons, ô châteaux !  
 Quelle âme est sans défaut ?  
  
J'ai fait la magique étude  
Du bonheur, qu'aucun n'élude.  
  
Salut à lui, chaque fois  
Que chante le coq gaulois.  
  
Ah ! je n'aurais plus d'envie :  
Il s'est chargé de ma vie.  
  
Ce charme a pris âme et corps,  
Et dispersé les efforts.  
  
 Ô saisons, ô châteaux,  
  
L'heure de sa fuite, hélas !  
Sera l'heure du trépas  
  
 Ô saisons, ô châteaux !  
 **Loin des oiseaux, des troupeaux… (Extrait de Alchimie du Verbe)**

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,  
Que buvais-je, à genoux dans cette bruyère  
Entourée de tendres bois de noisetiers,  
Dans un brouillard d'après-midi tiède et vert ?  
   
Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,  
— Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert ! —  
Boire à ces gourdes jaunes, loin de ma case  
Chérie ? Quelque liqueur d'or qui fait suer.  
   
Je faisais une louche enseigne d'auberge.  
— un orage vint chasser le ciel. Au soir  
L'eau des bois se perdaient sur les sables vierges,  
Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares ;  
   
Pleurant, je voyais de l'or — et ne pus boire. —

**Au Cabaret Vert** (cinq heures du soir)

Depuis huit jours, j’avais déchiré mes bottines  
Aux cailloux des chemins. J’entrais à Charleroi.  
— AU CABARET-VERT : je demandai des tartines  
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j’allongeai les jambes sous la table  
Verte : je contemplai les sujets très naïfs  
De la tapisserie. —Et ce fut adorable,  
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

— Celle-là, ce n’est pas un baiser qui l’épeure ! —  
Rieuse, m’apporta des tartines de beurre,  
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d’une gousse  
D’ail, — et m’emplit la chope immense, avec sa mousse  
Que dorait un rayon de soleil arriéré.

**Jean-Pierre Rosnay  
  
L’accent circonflexe et la petite cédille**Entre deux vers   
D'un long poème   
D'un poème fort ennuyeux   
La cédille aux yeux de verveine   
qui nattait ses jolis cheveux   
rencontra l'accent circonflexe  
   
Curieuse quoiqu'un peu perplexe   
Sans moi vous l'eussiez deviné   
Elle lui dit pour commencer   
Quel bizarre chapeau que le vôtre   
Seriez-vous par hasard gendarme ou polytechnicien   
Et que faites-vous donc sur le front des apôtres   
Est-ce vous la colombe ou la fumée du train  
   
Je suis je suis gentille cédille   
Le S escamoté des mots de l'autrefois   
C'est à l'hostellerie qu'on emmenait les filles   
Le S a disparu me voici sur le toit   
Et toi que fais-tu cédille   
A traîner derrière les garçons   
Sont-ce là d'honnêtes façons   
N'es-tu point de bonne famille

Accent bel accent circonflexe   
Voilà toute ma vérité   
Je t'aime et pour te le prouver   
Je fais un S avec un C   
  
 **Léopold Sédar Senghor  
  
Chants d’ombre - Femme noire**

Femme nue, femme noire  
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !  
J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux.  
Et voilà qu'au cœur de l'Eté et de Midi,  
je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné  
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle.  
  
Femme nue, femme obscure  
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir,  
bouche qui fais lyrique ma bouche  
Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses du Vent d'Est  
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur  
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée.  
  
Femme noire, femme obscure  
Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète,  
aux flancs des princes du Mali,  
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.   
Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or rongent ta peau qui se moire.   
A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.  
  
Femme nue, femme noire  
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Eternel  
Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir  
les racines de la vie.

**Paul Verlaine  
  
Mon rêve familier**

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant   
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime   
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même   
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.  
  
Car elle me comprend, et mon cœur, transparent   
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème   
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,   
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.  
  
Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore.   
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore   
Comme ceux des aimés que la Vie exila.  
  
Son regard est pareil au regard des statues,   
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a   
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

**Le ciel est par-dessus le toit**Le ciel est, par-dessus le toit,  
Si beau, si calme !  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme.  
  
La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Doucement tinte.  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit,  
Chante sa plainte.  
  
Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.  
  
 Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?

**Il pleure dans mon cœur**

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville ;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?  
  
Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !   
Pour un cœur qui s'ennuie,  
Ô le chant de la pluie !  
  
Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écœure.  
Quoi ! nulle trahison ?...  
Ce deuil est sans raison.  
  
C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine !

**Ecoutez la chanson bien douce…**

Ecoutez la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire,  
Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse !  
  
La voix vous fut connue (et chère ?)  
Mais à présent elle est voilée  
Comme une veuve désolée,  
Pourtant comme elle encore fière,  
  
Et dans les longs plis de son voile,  
Qui palpite aux brises d'automne.  
Cache et montre au cœur qui s'étonne  
La vérité comme une étoile.  
  
Elle dit, la voix reconnue,  
Que la bonté c'est notre vie,  
Que de la haine et de l'envie  
Rien ne reste, la mort venue.  
  
Elle parle aussi de la gloire  
D'être simple sans plus attendre,  
Et de noces d'or et du tendre  
Bonheur d'une paix sans victoire.  
  
Accueillez la voix qui persiste  
Dans son naïf épithalame.  
Allez, rien n'est meilleur à l'âme  
Que de faire une âme moins triste !  
  
Elle est en peine et de passage,  
L'âme qui souffre sans colère,  
Et comme sa morale est claire !...  
Ecoutez la chanson bien sage.

**Boris Vian  
  
Je voudrais pas crever**

Je voudrais pas crever  
Avant d'avoir connu  
Les chiens noirs du Mexique  
Qui dorment sans rêver  
Les singes à cul nu  
Dévoreurs de tropiques  
Les araignées d'argent  
Au nid truffé de bulles  
Je voudrais pas crever  
Sans savoir si la lune  
Sous son faux air de thune  
A un côté pointu  
Si le soleil est froid  
Si les quatre saisons  
Ne sont vraiment que quatre  
Sans avoir essayé  
De porter une robe  
Sur les grands boulevards  
Sans avoir regardé  
Dans un regard d'égout  
Sans avoir mis mon zobe  
Dans des coinstots bizarres  
  
Je voudrais pas finir  
Sans connaître la lèpre  
Ou les sept maladies  
Qu'on attrape là-bas  
Le bon ni le mauvais  
Ne me feraient de peine  
Si si si je savais  
Que j'en aurai l'étrenne  
Et il y a z’aussi  
Tout ce que je connais  
Tout ce que j'apprécie  
Que je sais qui me plaît  
Le fond vert de la mer  
Où valsent les brins d'algues  
Sur le sable ondulé  
L'herbe grillée de juin  
La terre qui craquelle  
L'odeur des conifères  
Et les baisers de celle  
Que ceci que cela  
La belle que voilà  
Mon Ourson, l'Ursula  
  
Je voudrais pas crever  
Avant d'avoir usé  
Sa bouche avec ma bouche  
Son corps avec mes mains  
Le reste avec mes yeux  
J'en dis pas plus faut bien  
Rester révérencieux  
  
  
Je voudrais pas mourir  
Sans qu'on ait inventé  
Les roses éternelles  
La journée de deux heures  
La mer à la montagne  
La montagne à la mer  
La fin de la douleur  
Les journaux en couleur  
Tous les enfants contents  
Et tant de trucs encore  
Qui dorment dans les crânes  
Des géniaux ingénieurs  
Des jardiniers joviaux  
Des soucieux socialistes  
Des urbains urbanistes  
Et des pensifs penseurs  
Tant de choses à voir  
A voir et à z-entendre  
Tant de temps à attendre  
A chercher dans le noir

Et moi je vois la fin  
Qui grouille et qui s'amène  
Avec sa gueule moche  
Et qui m'ouvre ses bras  
De grenouille bancroche

Je voudrais pas crever  
Non monsieur non madame  
Avant d'avoir tâté  
Le goût qui me tourmente  
Le goût qu'est le plus fort  
Je voudrais pas crever  
Avant d'avoir goûté  
La saveur de la mort...

**Walt Whitman  
  
A pied et le cœur léger…**A pied et le cœur léger, je pars sur la route ouverte,  
Bien portant, libre, le monde devant moi,  
La longue piste menant là où je désire.  
Désormais je ne fais plus appel à la chance,  
Je suis ma propre chance,  
Désormais je ne pleurniche plus, je ne diffère plus,  
Je n'ai besoin de rien,  
J'en ai fini avec l'enfermement maladif, les critiques,  
Vigoureux et content, je marche sur la route ouverte.  
La terre, cela me suffit,  
Je ne demande pas que les constellations soient plus proches.  
Je sais qu'elles sont très bien là où elles sont.  
Je sais qu'elles suffisent à ceux qui les habitent...  
 ...Allons ! Voyageur inconnu, viens avec moi !  
Plus jamais tu ne te lasseras de ton voyage.

**Anonymes  
  
Sans vin dans la vie rien ne vit…**Sans vin  
Dans la vie  
Rien ne vit  
On  survit  
On  peut  
Bien sûr  
En boire  
Un  peu  
Mais croire  
Que le vrai bonheur  
 Est de ne jamais en boire   
C’est comme croire que la douleur  
Peut s’enfermer dans  une bouteille   
Ou qu’en ne tombant jamais amoureux  
On se  préservera  toujours du malheur  
Pour  que  l’existence  nous  émerveille  
Il  faut remplir nos verres et nos cœurs  
Avec ce breuvage sauvage qui réveille  
Trinquons mes frères avec l’âme sœur  
Que coule ce philtre parfumé et doux  
Quand je le bois , pareil aux  Dieux ,  
Éternellement divin, jamais odieux  
Je suis le roi et le clochard radieux  
Aimant et  buvant quand  je veux  
On ne vivra peut-être  pas vieux  
Mais on aura  fait de son  mieux  
Sans  bon vin sans son  ivresse  
Tout  n’est que souvenir  pieux   
Le chagrin devient tendresse   
Santé fraternité et adieu   
Faute de Dieu   
Fait de ton mieux  
Vin, rend-nous  heureux !

**Que mon flacon me semble bon…**

Que mon  
Flacon  
Me semble bon.  
Sans lui  
L´ennui  
Me suit,  
Me suit ;  
Je sens  
Mes sens  
Mourants,  
Pesants.  
Quand je le tiens  
Dieu ! que je suis bien !  
Que son aspect est agréable !  
Que je fais cas de ses divins présents !  
C´est de son sein fécond, c´est de ses heureux flancs  
Que coule ce nectar si doux, si délectable,  
Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.  
Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire :  
Tant que mon cœur vivra, de tes charmants bienfaits  
Il saura conserver la fidèle mémoire.  
Ma muse à te louer se consacre à jamais.  
Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,  
Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,  
Répétera cent fois cette aimable chanson :  
Règne sans fin, ma charmante bouteille,  
Règne sans cesse, ô mon joli flacon !

**Textes Jacquaires**

**Va pèlerin !**

Va, pèlerin,   
poursuis ta quête ;  
va sur ton chemin,  
que rien ne t’arrête !

Prends ta part de soleil  
et part de poussière ;  
le cœur en éveil,  
oublie l’éphémère !

Tout est néant ;  
rien n’est vrai que l’amour.  
N’attache pas ton cœur  
à ce qui passe !

Ne dis pas : j’ai réussi,  
je suis payé de ma peine.  
Ne te repose pas dans tes œuvres  
elles vont te juger.

Garde en ton cœur la parole ;  
voilà ton trésor.

**Marche, tu es né pour la route …**

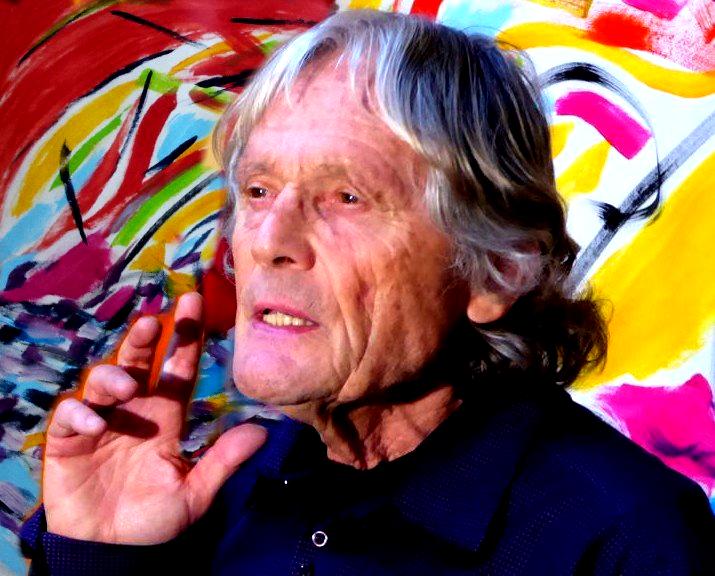
Marche,  
Tu es né pour la route  
Tu as rendez-vous.  
Où ? Avec qui ?  
Tu ne sais pas encore  
Avec toi peut-être.  
Marche,  
Tes pas seront tes mots  
Le chemin, ta chanson  
La fatigue, ta prière  
Et ton silence, enfin  
Te parlera.  
Marche,  
Seul, avec d’autres  
Mais sors de chez toi.  
Tu te fabriquais des rivaux  
Tu trouveras des compagnons.  
Tu te voyais des ennemis  
Tu te feras des frères.  
Marche,  
Ta tête ne sait pas  
Où tes pieds  
Conduisent ton cœur.  
Marche,  
Tu es né pour la route  
Celle du pèlerinage.  
Un autre marche vers toi  
Et te cherche.  
Pour que tu puisses le trouver  
Au sanctuaire du bout du chemin  
Au sanctuaire du fond de ton cœur.  
Il est ta paix  
Il est ta joie  
Marche.

**De poussière, boue, soleil et pluie…**De poussière boue soleil et pluie  
Est fait le chemin de Saint Jacques  
Des milliers de pèlerins et un millier d’années.  
Pèlerin, qui t’appelle ?  
Quelle force occulte t’attire ?  
Ce n’est pas la voûte étoilée  
Ni les hautes cathédrales  
Ce n’est pas la rudesse navarraise  
Ni le vin de ceux de la Rioja  
Non plus que les fruits de mer de Galice  
Pèlerin, qui t’appelle ?  
Quelle force occulte t’attire ?  
Ce ne sont les gens sur le chemin  
Ni les traditions campagnardes  
Ce n’est l’histoire ni la culture  
Ni le coq de la Calzada  
Ni le palais de Gaudi  
Ni le château de Ponferrada.  
Moi, je vois tout sur mon passage  
C’est un plaisir que de tout voir.  
Mais la voix qui m’appelle  
Je la sens plus profonde  
La force qui me pousse  
La force qui m’entraîne  
Je ne sais la nommer  
Seul celui d’en haut le sait.

**Blaise Cendrars  
  
Les Pâques à New-York**Seigneur, c’est aujourd’hui le jour de votre Nom,  
J’ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,  
  
Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles  
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.  
  
Un moine d’un vieux temps me parle de votre mort.  
Il traçait votre histoire avec des lettres d’or  
  
Dans un missel, posé sur ses genoux.  
Il travaillait pieusement en s’inspirant de Vous.  
  
À l’abri de l’autel, assis dans sa robe blanche,  
il travaillait lentement du lundi au dimanche.  
  
Les heures s’arrêtaient au seuil de son retrait.  
Lui, s’oubliait, penché sur votre portrait.  
  
À vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,  
Le bon frère ne savait si c’était son amour  
  
Ou si c’était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père  
Qui battait à grands coups les portes du monastère.  
  
Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet.  
Dans la chambre à côté, un être triste et muet  
  
Attend derrière la porte, attend que je l’appelle!  
C’est Vous, c’est Dieu, c’est moi, — c’est l’Éternel.  
  
Je ne Vous ai pas connu alors, — ni maintenant.  
Je n’ai jamais prié quand j’étais un petit enfant.  
  
Ce soir pourtant je pense à Vous avec effroi.  
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre Croix;  
  
Mon âme est une veuve en noir, — c’est votre Mère  
Sans larme et sans espoir, comme l’a peinte Carrière.  
  
Je connais tous les Christs qui pendent dans les musées;  
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.  
  
Je descends à grands pas vers le bas de la ville,  
Le dos voûté, le cœur ridé, l’esprit fébrile.  
   
Votre flanc grand-ouvert est comme un grand soleil  
Et vos mains tout autour palpitent d’étincelles.  
  
Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang  
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang,  
  
D’étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,  
Calices renversés ouverts sous vos trois plaies.  
  
Votre sang recueilli, elles ne l’ont jamais bu.  
Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul.  
  
Les fleurs de la Passion sont blanches, comme des cierges,  
Ce sont les plus douces fleurs au Jardin de la Bonne Vierge.  
  
C’est à cette heure-ci, c’est vers la neuvième heure,  
Que votre Tête, Seigneur, tomba sur votre Cœur.  
  
Je suis assis au bord de l’océan  
Et je me remémore un cantique allemand,  
  
Où il est dit, avec des mots très doux, très simples, très purs,  
La beauté de votre Face dans la torture.  
  
Dans une église, à Sienne, dans un caveau,  
J’ai vu la même Face, au mur, sous un rideau.  
  
Et dans un ermitage, à Bourrié-Wladislasz,  
Elle est bossuée d’or dans une châsse.  
  
De troubles cabochons sont à la place des yeux  
Et des paysans baisent à genoux Vos yeux.  
  
Sur le mouchoir de Véronique Elle est empreinte  
Et c’est pourquoi Sainte Véronique est Votre sainte.  
  
C’est la meilleure relique promenée par les champs,  
Elle guérit tous les malades, tous les méchants.  
  
Elle fait encore mille et mille autres miracles,  
Mais je n’ai jamais assisté à ce spectacle.  
  
Peut-être que la foi me manque, Seigneur, et la bonté  
Pour voir ce rayonnement de votre Beauté.  
  
Pourtant, Seigneur, j’ai fait un périlleux voyage  
Pour contempler dans un béryl l’intaille de votre image.  
  
Faites, Seigneur, que mon visage appuyé dans les mains  
Y laisse tomber le masque d’angoisse qui m’étreint.  
  
Faites, Seigneur, que mes deux mains appuyées sur ma bouche  
N’y lèchent pas l’écume d’un désespoir farouche.  
  
Je suis triste et malade. Peut-être à cause de Vous,  
Peut-être à cause d’un autre. Peut-être à cause de Vous.  
  
Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice  
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.  
  
D’immenses bateaux noirs viennent des horizons  
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.  
  
Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,  
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.  
  
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.  
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.  
  
C’est leur bonheur à eux que cette sale pitance.  
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.  
  
Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des Juifs  
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.  
  
Je le sais bien, ils t’ont fait ton Procès;  
Mais je t’assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.  
  
Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,  
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.  
  
Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.  
Moi, j’ai, ce soir, marchandé un microscope.  
  
Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques!  
Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.  
  
Seigneur, les humbles femmes qui vous accompagnèrent à Golgotha,  
Se cachent. Au fond des bouges, sur d’immondes sofas,  
  
Elles sont polluées par la misère des hommes.  
Des chiens leur ont rongé les os, et dans le rhum  
  
Elles cachent leur vice endurci qui s’écaille.  
Seigneur, quand une de ces femmes me parle, je défaille.  
  
Je voudrais être Vous pour aimer les prostituées.  
Seigneur, ayez pitié des prostituées.  
  
Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,  
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des recéleurs.  
  
Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence,  
Je sais que vous daignez sourire à leur malchance.  
  
Seigneur, l’un voudrait une corde avec un nœud au bout,  
Mais ça n’est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.  
  
Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit.  
Je lui ai donné de l’opium pour qu’il aille plus vite en paradis.  
  
Je pense aussi aux musiciens des rues,  
Au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l’orgue de Barbarie,  
  
À la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier;  
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l’éternité.  
  
Seigneur, faites-leur l’aumône, autre que de la lueur des becs de gaz,  
Seigneur, faites-leur l’aumône de gros sous ici-bas.  
  
Seigneur, quand vous mourûtes, le rideau se fendit,  
Ce que l’on vit derrière, personne ne l’a dit.  
  
La rue est dans la nuit comme une déchirure,  
Pleine d’or et de sang, de feu et d’épluchures.  
  
Ceux que vous aviez chassés du temple avec votre fouet,  
Flagellent les passants d’une poignée de méfaits.  
  
L’Étoile qui disparut alors du tabernacle,  
Brûle sur les murs dans la lumière crue des spectacles.  
  
Seigneur, la Banque illuminée est comme un coffre-fort,  
Où s’est coagulé le Sang de votre mort.  
  
Les rues se font désertes et deviennent plus noires.  
Je chancelle comme un homme ivre sur les trottoirs.  
  
J’ai peur des grands pans d’ombre que les maisons projettent.  
J’ai peur. Quelqu’un me suit. Je n’ose tourner la tête.  
  
Un pas clopin-clopant saute de plus en plus près.  
J’ai peur. J’ai le vertige. Et je m’arrête exprès.  
  
Un effroyable drôle m’a jeté un regard  
Aigu, puis a passé, mauvais, comme un poignard.  
  
Seigneur, rien n’a changé depuis que n’êtes plus Roi.  
Le Mal s’est fait une béquille de votre Croix.  
  
Je descends les mauvaises marches d’un café  
Et me voici, assis, devant un verre de thé.  
  
Je suis chez des Chinois, qui comme avec le dos  
Sourient, se penchent et sont polis comme des magots.  
  
La boutique est petite, badigeonnée de rouge  
Et de curieux chromos sont encadrés dans du bambou.  
  
Ho-Kousaï a peint les cent aspects d’une montagne.  
Que serait votre Face peinte par un Chinois ? ..  
  
Cette dernière idée, Seigneur, m’a d’abord fait sourire.  
Je vous voyais en raccourci dans votre martyre.  
  
Mais le peintre, pourtant, aurait peint votre tourment  
Avec plus de cruauté que nos peintres d’Occident.  
  
Des lames contournées auraient scié vos chairs,  
Des pinces et des peignes auraient strié vos nerfs,  
  
On vous aurait passé le col dans un carcan,  
On vous aurait arraché les ongles et les dents,  
  
D’immenses dragons noirs se seraient jetés sur Vous,  
Et vous auraient soufflé des flammes dans le cou,  
  
On vous aurait arraché la langue et les yeux,  
On vous aurait empalé sur un pieu.  
  
Ainsi, Seigneur, vous auriez souffert toute l’infamie,  
Car il n’y a pas de plus cruelle posture.  
  
Ensuite, on vous aurait forjeté aux pourceaux  
Qui vous auraient rongé le ventre et les boyaux.  
  
Je suis seul à présent, les autres sont sortis,  
Je me suis étendu sur un banc contre le mur.  
  
J’aurais voulu entrer, Seigneur, dans une église;  
Mais il n’y a pas de cloches, Seigneur, dans cette ville.  
  
Je pense aux cloches tues: — où sont les cloches anciennes?  
Où sont les litanies et les douces antiennes?  
  
Où sont les longs offices et où les beaux cantiques?  
Où sont les liturgies et les musiques?  
  
Où sont tes fiers prélats, Seigneur, où tes nonnains?  
Où l’aube blanche, l’amict des Saintes et des Saints?  
  
La joie du Paradis se noie dans la poussière,  
Les feux mystiques ne rutilent plus dans les verrières.  
  
L’aube tarde à venir, et dans le bouge étroit  
Des ombres crucifiées agonisent aux parois.  
  
C’est comme un Golgotha de nuit dans un miroir  
Que l’on voit trembloter en rouge sur du noir.  
  
La fumée, sous la lampe, est comme un linge déteint  
Qui tourne, entortillé, tout autour de vos reins.  
  
Par au-dessus, la lampe pâle est suspendue,  
Comme votre Tête, triste et morte et exsangue.  
  
Des reflets insolites palpitent sur les vitres…  
J’ai peur, — et je suis triste, Seigneur, d’être si triste.  
  
« Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? »  
– La lumière frissonner, humble dans le matin.  
  
« Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? »  
– Des blancheurs éperdues palpiter comme des mains.  
  
« Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? »  
– L’augure du printemps tressaillir dans mon sein.  
  
Seigneur, l’aube a glissé froide comme un suaire  
Et a mis tout à nu les gratte-ciel dans les airs.  
  
Déjà un bruit immense retentit sur la ville.  
Déjà les trains bondissent, grondent et défilent.  
  
Les métropolitains roulent et tonnent sous terre.  
Les ponts sont secoués par les chemins de fer.  
  
La cité tremble. Des cris, du feu et des fumées,  
Des sirènes à vapeur rauques comme des huées.  
  
Une foule enfiévrée par les sueurs de l’or  
Se bouscule et s’engouffre dans de longs corridors.  
  
Trouble, dans le fouillis empanaché des toits,  
Le soleil, c’est votre Face souillée par les crachats.  
  
Seigneur, je rentre fatigué, seul et très morne …  
Ma chambre est nue comme un tombeau …  
  
Seigneur, je suis tout seul et j’ai la fièvre …  
Mon lit est froid comme un cercueil …  
  
Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents …  
Je suis trop seul. J’ai froid. Je vous appelle …  
Cent mille toupies tournoient devant mes yeux …  
Non, cent mille femmes … Non, cent mille violoncelles …  
  
Je pense, Seigneur, à mes heures malheureuses …  
Je pense, Seigneur, à mes heures en allées …  
  
Je ne pense plus à vous. Je ne pense plus à vous.  
  
 **New-York, avril 1912**

**dédiée aux musiciens  
  
Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France**  
En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance  
J'étais à seize mille lieues du lieu de ma naissance  
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares  
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours  
Car mon adolescence était si ardente et si folle  
que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d' Éphèse  
ou comme la Place Rouge de Moscou quand le soleil se couche.  
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.  
Et j'étais déjà si mauvais poète  
que je ne savais pas aller jusqu'au bout.  
Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare  
Croustillé d'or,  
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches  
Et l'or mielleux des cloches...  
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode  
J'avais soif et je déchiffrais des caractères cunéiformes  
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint Esprit s'envolaient sur la place  
et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros  
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour  
Du tout dernier voyage  
Et de la mer.  
  
Pourtant, j'étais fort mauvais poète.  
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.  
J'avais faim  
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés  
Et tous les verres  
j'aurais voulu les boire et les casser  
Et toutes les vitrines et toutes les rues  
Et toutes les maisons et toutes les vies  
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon  
sur les mauvais pavés  
j'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives  
Et j'aurais voulu broyer tous les os  
Et arracher toutes les langues  
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus  
Sous les vêtements qui m'affolent...  
Je pressentais la venue du grand Christ rouge  
de la révolution russe...  
Et le soleil était une mauvaise plaie  
qui s'ouvrait comme un brasier.  
  
En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance  
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes  
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux  
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre  
La faim le froid la peste le choléra  
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes  
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains  
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets  
et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...  
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorode.  
  
Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part,  
je pouvais aller partout  
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent  
Pour aller tenter faire fortune.  
Leur train partait tous les vendredis matin.  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.  
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la Forêt-Noire  
Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres  
et un assortiment de tire-bouchons de Sheffield  
Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve  
et de sardines à l'huile  
Puis il y avait beaucoup de femmes  
Des femmes, des entre-jambes à louer qui pouvaient aussi servir  
Des cercueils  
Elles étaient toutes patentées  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas  
Elles voyageaient à prix réduits  
et avaient toutes un compte-courant à la banque.  
  
Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour  
On était en décembre  
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur  
en bijouterie qui se rendait à Kharbine  
Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres   
de joaillerie de Pforzheim  
De la camelote allemande "Made in Germany"  
Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train j'avais perdu un bouton  
Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis  
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer  
avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné  
  
J'étais très heureux Insouciant  
Je croyais jouer aux brigands  
Nous avions volé le trésor de Golconde  
Et nous allions, grâce au transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde  
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué  
les saltimbanques de Jules Verne   
Contre les khoungouzes, les boxers de la Chine  
Et les enragés petits mongols du Grand-Lama   
Alibaba et les quarante voleurs  
Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne  
Et surtout, contre les plus modernes  
Les rats d'hôtel  
Et les spécialistes des express internationaux.  
  
Et pourtant, et pourtant  
J'étais triste comme un enfant  
Les rythmes du train  
La *"moëlle chemin-de-fer"* des psychiatres américains  
Le bruit des portes, des voies, des essieux grinçant sur les rails congelés  
Le ferlin d'or de mon avenir  
Mon browning, le piano et les jurons des joueurs de cartes  
dans le compartiment d'à côté  
L'épatante présence de Jeanne  
L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement  
dans le couloir et qui me regardait en passant  
Froissis de femmes  
Et le sifflement de la vapeur  
Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel  
Les vitres sont givrées  
Pas de nature !  
Et derrière, les plaines sibériennes, le ciel bas et les grandes ombres  
des Taciturnes qui montent et qui descendent  
Je suis couché dans un plaid  
Bariolé  
Comme ma vie  
Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle écossais  
Et l'Europe tout entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute vapeur  
n'est pas plus riche que ma vie  
Ma pauvre vie  
Ce châle  
Effiloché sur des coffres remplis d'or  
avec lesquels je roule  
Que je rêve  
Que je fume  
Et la seule flamme de l'univers  
est une pauvre pensée...  
  
Du fond de mon cœur des larmes me viennent  
Si je pense, Amour, à ma maîtresse ;  
Elle n'est qu'une enfant, que je trouvai ainsi  
Pâle, immaculée, au fond d'un bordel.  
  
Ce n'est qu'une enfant, blonde, rieuse et triste,  
elle ne sourit pas et ne pleure jamais ;  
mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire,  
tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.  
  
Elle est douce et muette, sans aucun reproche,  
avec un long tressaillement à votre approche ;  
mais quand moi je lui viens, de-ci, de-là, de fête,  
elle fait un pas, puis ferme les yeux - et fait un pas.  
Car elle est mon amour, et les autres femmes  
n'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,  
Ma pauvre amie est si esseulée,  
elle est toute nue, n'a pas de corps - elle est trop pauvre.  
  
Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,  
la fleur du poète, un pauvre lys d'argent,  
tout froid, tout seul, et déjà si fané  
que les larmes me viennent si je pense à son cœur.  
  
Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit  
- Les comètes tombent -  
et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amusent à faire l'amour.  
  
Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre  
dans un petit village de pêcheurs en Flandres  
Le soleil est un fumeux quinquet  
et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.  
La clarinette, le piston, une flûte aigre et un mauvais tambour  
et voici mon berceau  
Mon berceau  
Il était toujours près du piano quand ma mère comme Madame Bovary  
jouait les sonates de Beethoven  
J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone  
et l'école buissonnière, dans les gares devant les trains en partance  
Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi   
Bâle-Tombouctou  
J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp  
Paris-New York  
Maintenant, j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie  
Madrid-Stockholm  
Et j'ai perdu tous mes paris  
Il n'y a plus que la Patagonie,  
la Patagonie, qui convienne à mon immense tristesse,  
la Patagonie, et un voyage dans les mers du Sud  
Je suis en route.  
J'ai toujours été en route  
Je suis en route avec la petite Jehanne de France  
Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues  
Le train retombe sur ses roues  
Le train retombe toujours sur toutes ses roues.  
  
**"Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ?"**  
Nous sommes loin Jeanne, tu roules depuis sept jours  
tu es loin de Montmartre, de la butte qui t'a nourrie,  
du Sacré-Cœur contre lequel tu t'es blottie  
Paris a disparu et son énorme flambée  
il n'y a plus que les cendres continues  
la pluie qui tombe  
la tourbe qui se gonfle  
la Sibérie qui tourne  
les lourdes nappes de neige qui remontent  
et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui  
Le train palpite au cœur des horizons plombés  
Et ton chagrin ricane...  
  
**"Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?"**  
  
Les inquiétudes  
oublie les inquiétudes  
Toutes les gares lézardées obliques sur la route  
les fils télégraphiques auxquels elles pendent  
les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent  
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon  
qu'une main sadique tourmente  
dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie s'enfuient  
et dans les trous, les roues vertigineuses les bouches les voix   
et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses  
Les démons sont déchaînés  
Ferrailles  
Tout est un faux accord  
Le broun-roun-roun des roues  
Chocs  
Rebondissements  
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...  
  
**"Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?"**  
Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin  
La folie surchauffée beugle dans la locomotive  
la peste, le choléra, se lèvent comme des braises ardentes sur notre route  
Nous disparaissons dans la guerre en plein dans un tunnel  
La faim, la putain, se cramponne aux nuages en débandade  
et fiente des batailles en tas puants de morts  
Fais comme elle, fais ton métier...  
  
**"Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?"**  
  
Oui, nous le sommes, nous le sommes  
Tous les boucs émissaires ont crevé dans ce désert  
Entends les sonnailles de ce troupeau galeux  
Tomsk Tchéliabinsk Kainsk  Obi Taïchet Verkné  Oudinsk   
Kourgane Samara  Pensa-Touloune  
La mort en Mandchourie  
est notre débarcadère est notre dernier repaire  
Ce voyage est terrible  
Hier matin  
Ivan Oulitch avait les cheveux blancs  
et Kolia Nicolaï Ivanovitch se ronge les doigts depuis quinze jours...  
Fais comme elles, la Mort la Famine, fais ton métier  
Ça coûte cent sous, en transsibérien, ça coûte cent roubles  
En fièvre les banquettes et rougeoie sous la table  
Le diable est au piano  
Ses doigts noueux excitent toutes les femmes  
La Nature  
Les Gouges  
Fais ton métier  
Jusqu'à Kharbine...  
  
**"Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre?"**  
Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille  
Tu as les hanches angulaires  
ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse  
c'est tout ce que Paris a mis dans ton giron  
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur  
Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne  
et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant fait tournoyer  
Nous sommes les cul-de-jatte de l'espace  
Nous roulons sur nos quatre plaies  
On nous a rogné les ailes,  
les ailes de nos sept péchés  
Et tous les trains sont les bilboquets du diable  
Basse-cour  
Le monde moderne  
La vitesse n'y peut mais  
le monde moderne  
les lointains sont par trop loin  
et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme   
avec une femme...   
  
**"Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre?"**  
  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi  je vais te conter une histoire  
Viens dans mon lit  
Viens sur mon cœur  
Je vais te conter une histoire...  
  
Oh viens ! viens !  
  
Aux Fidji règne l'éternel printemps   
La paresse  
L'amour pâme les couples dans l'herbe haute  
et la chaude syphilis rôde sous les bananiers  
Viens dans les îles perdues du Pacifique !  
Elles ont nom du Phénix, des Marquises,  
Bornéo et Java  
Et Célèbes à la forme d'un chat.  
  
Nous ne pouvons pas aller au Japon  
Viens au Mexique !  
Sur ses hauts plateaux les tulipiers fleurissent  
Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil  
On dirait la palette et les pinceaux d'un peintre  
Des couleurs étourdissantes comme des gongs,   
Rousseau y a été  
il y a ébloui sa vie  
C'est le pays des oiseaux  
L'oiseau du paradis, l'oiseau-lyre  
Le toucan, l'oiseau moqueur  
Et le colibri niche au cœur des lys noirs  
Viens !  
Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses d'un temple aztèque  
Tu seras mon idole  
Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizarrement étrange  
Oh viens !  
  
Si tu veux nous irons en aéroplane et nous survolerons  
Le pays des mille lacs,  
Les nuits y sont démesurément longues  
L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur  
J'atterrirai  
Et je construirai un hangar pour mon avion avec les os fossiles de mammouth  
Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour  
Samowar  
Et nous nous aimerons bien bourgeoisement près du pôle  
Oh viens !  
  
Jeanne Jeannette Ninette nini ninon nichon  
Mimi mamour ma poupoule mon Pérou  
Dodo dondon  
Carotte ma crotte  
Chouchou p'tit coeur  
Cocotte  
Chérie p'tite chèvre  
Mon p'tit péché mignon  
Concon   
Coucou  
Elle dort  
  
Elle dort  
Et de toutes les heures du monde elle n'en a pas gobé une seule  
Tous les visages entrevus dans les gares  
Toutes les horloges  
L'heure de Paris l'heure de Berlin  l'heure de Saint-Pétersbourg   
et l'heure de toutes les gares  
Et à Oufa, le visage ensanglanté du canonnier  
et le cadran bêtement lumineux de Grodno  
Et l'avance perpétuelle du train  
Tous les matins on met les montres à l'heure  
Le train avance et le soleil retarde  
Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores  
Le gros bourdon de Notre-Dame  
La cloche aigrelette du Louvre qui sonna la Barthélemy  
Les carillons rouillés de Bruges-la-Morte  
Les sonneries électriques de la bibliothèque de New-York  
Les campagnes de Venise  
Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge  
qui me comptait les heures quand j'étais dans un bureau  
Et mes souvenirs  
Le train tonne sur les plaques tournantes  
Le train roule  
Un gramophone grasseye une marche tzigane  
et le monde, comme l'horloge du quartier juif de Prague,  
tourne éperdument à rebours.   
  
Effeuille la rose des vents  
Voici que bruissent les orages déchaînés  
Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés  
Bilboquets diaboliques  
Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais  
D'autres se perdent en route  
Les chefs de gare jouent aux échecs  
Tric-trac  
Billard   
Caramboles   
Paraboles  
La voie ferrée est une nouvelle géométrie  
Syracuse   
Archimède  
Et les soldats qui l'égorgèrent  
Et les galères   
Et les vaisseaux  
Et les engins prodigieux qu'il inventa  
Et toutes les tueries  
L'histoire antique   
L'histoire moderne   
Les tourbillons   
Les naufrages  
Même celui du Titanic que j'ai lu dans le journal  
Autant d'images-associations que je ne peux pas développer dans mes vers  
Car je suis encore fort mauvais poète  
Car l'univers me déborde  
Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de chemin de fer  
Car je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Et j'ai peur.  
  
J'ai peur  
Je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série de tableaux déments   
mais je n'ai pas pris de notes en voyage  
"Pardonnez-moi mon ignorance  
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers"   
comme dit Guillaume Apollinaire  
Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les Mémoires de Kouropatkine   
ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés  
A quoi bon me documenter  
Je m'abandonne  
aux sursauts de ma mémoire...  
  
À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent beaucoup trop long  
Nous étions dans le premier train qui contournait le lac Baïkal  
On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions   
et nous avions quitté la gare aux accents tristes de l'hymne au Tzar.  
  
Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge,  
beaucoup de jaune sur la fin de ce voyage  
car je crois bien que nous étions tous un peu fous  
et qu'un délire immense ensanglantait les faces énervées  
de mes compagnons de voyage  
Comme nous approchions de la Mongolie  
qui ronflait comme un incendie.  
Le train avait ralenti son allure  
Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues  
Les accents fous et les sanglots   
D'une éternelle liturgie  
  
J'ai vu  
J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient de l'Extrême-Orient   
et qui passaient en fantômes   
Et mon œil, comme le fanal d'arrière,  court encore derrière ces trains   
À Talga 100.000 blessés agonisaient faute de soins  
J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk  
et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous  
J'ai vu dans les lazarets des plaies béantes des blessures  
qui saignaient à pleines orgues  
Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans l'air rauque  
L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs   
Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres  
Et sous la pression de la peur les regards crevaient comme des abcès  
  
  
Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons  
Et j'ai vu  
J'ai vu des trains de soixante locomotives qui s'enfuyaient à toute vapeur   
pourchassés par les horizons en rut et des bandes de corbeaux qui s'envolaient désespérément après   
disparaître dans la direction de Port-Arthur.  
  
À Tchita nous eûmes quelques jours de répit  
Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie  
Nous le passâmes chez Monsieur Iankéléwitch   
qui voulait me donner sa fille unique en mariage  
Puis le train repartit.  
Maintenant c'était moi qui avais pris place au piano et j'avais mal aux dents  
Je revois quand je veux cet intérieur si calme le magasin du père  
et les yeux de la fille qui venait le soir dans mon lit  
Moussorgsky   
Et les lieder de Hugo Wolf  
Et les sables du Gobi  
Et à Khaïlar une caravane de chameaux blancs  
Je crois bien que j'étais ivre durant plus de cinq cents kilomètres  
mais j'étais au piano et c'est tout ce que je vis  
Quand on voyage on devrait fermer les yeux  
Dormir  
J'aurais tant voulu dormir  
Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur  
et je reconnais tous les trains au bruit qu'il font  
Les trains d' Europe sont à quatre temps   
tandis que ceux d' Asie sont à cinq ou sept temps  
D'autres vont en sourdine sont des berceuses  
et il y en a qui dans le bruit monotone des roues   
me rappellent la prose lourde de Maeterlinck  
J'ai déchiffré tous les textes confus des roues  
et j'ai rassemblé les éléments épars d'une violente beauté  
Que je possède   
Et qui me force.  
  
  
Tsitsika et Kharbine  
Je ne vais pas plus loin  
C'est la dernière station  
Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre   
le feu aux bureaux de la Croix-Rouge.  
  
Ô Paris  
Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés de tes rues et tes vieilles maisons qui se penchent au-dessus et se réchauffent  
Comme des aïeules  
Et voici des affiches, du rouge du vert  multicolores comme mon passé  
bref du jaune  
Jaune la fière couleur des romans de la France à l'étranger.  
J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche   
Ceux de la ligne Saint Germain-Montmartre m'emportent à l'assaut de la Butte  
Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or  
Les vaches du crépuscule broutent le Sacré-Cœur   
Ô Paris  
Gare centrale  débarcadère des volontés  carrefour des inquiétudes  
Seuls les marchands de couleurs ont encore un peu de lumière sur leur porte  
La Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens m'a envoyé son prospectus  
C'est la plus belle église du monde  
  
J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous  
Ils ont peur quand je pars que je ne revienne plus  
Toutes les femmes que j'ai rencontrées  se dressent aux horizons  
avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores sous la pluie  
Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en Italie  
Et celle, la mère de mon amour en Amérique  
Il y a des cris de sirène qui me déchirent l'âme  
Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore comme dans un accouchement  
  
Je voudrais  
Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages  
Ce soir un grand amour me tourmente  
Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.  
C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème en son honneur  
Jeanne  
La petite prostituée  
  
Je suis triste je suis triste  
J'irai au *Lapin agile*  
me ressouvenir de ma jeunesse perdue  
Et boire des petits verres  
Puis je rentrerai seul  
  
Paris  
  
Ville de la Tour unique du grand Gibet et de la Roue.

**Paris, 1913  
  
  
  
 A Edmond Bertrand  
 barman au Matachine  
  
Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles**Des livres  
Il y a des livres qui parlent du Canal de Panama   
Je ne sais pas ce que disent les catalogues des bibliothèques  
Et je n'écoute pas les journaux financiers   
Quoique les bulletins de la Bourse soient notre prière quotidienne  
  
Le Canal de Panama est intimement lié à mon enfance...  
Je jouais sous la table  
Je disséquais les mouches  
Ma mère me racontait les aventures de ses sept frères  
De mes sept oncles  
Et quand elle recevait des lettres  
Eblouissement !  
Ces lettres avec les beaux timbres exotiques qui portent  
les vers de Rimbaud en exergue   
Elle ne me racontait rien ce jour-là   
Et je restais triste sous ma table  
  
C’est aussi vers cette époque que j'ai lu l'histoire du tremblement de terre  
de Lisbonne  
Mais je crois bien  
Que le crach du Panama est d'une importance plus universelle   
Car il a bouleversé mon enfance.  
  
J'avais un beau livre d'images  
Et je voyais pour la première fois  
La baleine  
Le gros nuage  
Le morse  
Le soleil  
Le grand morse  
L'ours le lion le chimpanzé le serpent à sonnettes et la mouche   
La mouche   
La terrible mouche  
-- Maman, les mouches !  les mouches !  et les troncs d'arbres !  
-- Dors, dors, mon enfant.   
Ahasvérus est idiot  
  
J'avais un beau livre d'images  
Un grand lévrier qui s'appelait Dourak  
Une bonne anglaise  
Banquier  
Mon père perdit les 3/4 de sa fortune  
Comme nombre d'honnêtes gens qui perdirent leur argent dans ce crach,   
Mon père   
Moins bête  
Perdait celui des autres,   
Coups de revolver.  
Ma mère pleurait  
Et ce soir-là on m'envoya coucher avec la bonne anglaise  
  
Puis au bout d'un nombre de jours bien long…  
Nous avions dû déménager  
Et les quelques chambres de notre petit appartement étaient bourrées de meubles   
Nous n'étions plus dans notre villa de la côte   
J'étais seul des jours entiers   
Parmi les meubles entassés   
Je pouvais même casser de la vaisselle   
Fendre les fauteuils   
Démolir le piano…  
Puis au bout d'un nombre de jours bien long   
Vint une lettre d'un de mes oncles  
  
C'est le crach du Panama qui fit de moi un poète !  
C'est épatant  
Tous ceux de ma génération sont ainsi  
Jeunes gens  
Qui ont subi des ricochets étranges  
On ne joue plus avec des meubles  
On ne joue plus avec des vieilleries  
On casse toujours et partout la vaisselle  
On s'embarque  
On chasse les baleines  
On tue les morses  
On a toujours peur de la mouche tsé-tsé  
Car nous n'aimons pas dormir.  
  
L'ours  le lion  le chimpanzé  le serpent à sonnettes m'avaient appris à lire…  
Oh cette première lettre que je déchiffrai seul et plus grouillante que toute la création   
Mon oncle disait  
Je suis boucher à Galveston   
Les abattoirs sont à 6 lieues de la ville   
C'est moi qui ramène les bêtes saignantes, le soir, tout le long de la mer   
Et quand je passe les pieuvres se dressent en l'air   
Soleil couchant…  
Et il y avait encore quelque chose   
La tristesse   
Et le mal du pays.  
  
Mon oncle, tu as disparu durant le cyclone de 1895  
J'ai vu depuis la ville reconstruite et je me suis promené au bord de la mer  
où tu menais les bêtes saignantes  
Il y avait une fanfare salutiste qui jouait dans un kiosque en treillage  
On m'a offert une tasse de thé  
On n'a jamais retrouvé ton cadavre  
Et à ma vingtième année j'ai hérité de tes 400 dollars d'économie  
Je possède aussi la boîte à biscuits qui te servait de reliquaire  
Elle est en fer-blanc  
Toute ta pauvre religion  
Un bouton d'uniforme  
Une pipe kabyle  
Des graines de cacao  
Une dizaine d'aquarelles de ta main  
Et les photos des bêtes à prime, les taureaux géants que tu tiens en laisse   
Tu es en bras de chemise avec un tablier blanc  
  
Moi aussi j'aime les animaux  
Sous la table  
Seul  
Je joue déjà avec les chaises  
Armoires portes  
Fenêtres  
Mobilier modern-style  
Animaux préconçus  
Qui trônent dans les maisons  
Comme la reconstitution des bêtes antédiluviennes dans les musées  
Le premier escabeau est un aurochs !  
J'enfonce les vitrines  
Et j'ai jeté tout cela  
La ville, en pâture à mon chien  
Les images  
Les livres  
La bonne  
Les visites  
Quels rires !  
  
Comment voulez-vous que je prépare des examens ?   
Vous m'avez envoyé dans tous les pensionnats d'Europe   
Lycées  
Gymnases  
Université  
Comment voulez-vous que je prépare des examens  
Quand une lettre est sous la porte  
J'ai vu  
La belle pédagogie!  
J'ai vu au cinéma le voyage qu'elle a fait  
Elle a mis soixante-huit jours pour venir jusqu'à moi  
Chargée de fautes d'orthographe  
Mon deuxième oncle :  
J'ai marié la femme qui fait le meilleur pain du district  
J'habite à trois journées de mon plus proche voisin  
Je suis maintenant chercheur d'or à Alaska  
Je n'ai jamais trouvé plus de 500 francs d'or dans ma pelle   
La vie non plus ne se paye pas à sa valeur !   
J'ai eu trois doigts gelés   
Il fait froid...  
Et il y avait encore quelque chose   
La tristesse   
Et le mal du pays.  
  
Oh mon oncle, ma mère m'a tout dit  
Tu as volé des chevaux pour t'enfuir avec tes frères  
Tu t'es fait mousse à bord d'un cargo-boat  
Tu t'es cassé la jambe en sautant d'un train en marche  
Et après l'hôpital, tu as été en prison pour avoir arrêté une diligence   
Et tu faisais des poésies inspirées de Musset   
San-Francisco   
C'est là que tu lisais l'histoire du général  Suter qui a conquis la Californie  
aux États-Unis   
Et qui, milliardaire, a été ruiné par la découverte des mines d'or sur ses terres   
Tu as longtemps chassé dans la vallée du Sacramento  
où j'ai travaillé au défrichement du sol   
Mais qu'est-il arrivé  
Je comprends ton orgueil  
Manger le meilleur pain du district et la rivalité des voisins   
12 femmes par 1.000 kilomètres carrés   
On t'a trouvé  
La tête trouée d'un coup de carabine   
Ta femme n'était pas là  
Ta femme s'est remariée depuis avec un riche fabricant de confitures  
  
  
J'ai soif  
Nom de Dieu  
De nom de Dieu  
De nom de Dieu  
Je voudrais lire la Feuille d'Avis de Neuchâtel  ou le Courrier de Pampelune   
Au milieu de l'Atlantique on n'est pas plus à l'aise que dans une salle de rédaction   
Je tourne dans la cage des méridiens comme un écureuil dans la sienne  
Tiens voilà un Russe qui a une tête sympathique   
Où aller  
Lui non plus ne sait où déposer son bagage  
A Léopoldville ou à la Sedjérah près Nazareth, chez Mr Junod  
ou chez mon vieil ami Perl   
Au Congo  en Bessarabie  à Samoa   
Je connais tous les horaires   
Tous les trains et leurs correspondances   
L'heure d'arrivée  l'heure du départ   
Tous les paquebots  tous les tarifs et toutes les taxes  
Ça m'est égal   
J'ai des adresses   
Vivre de la tape  
Je reviens d'Amérique à bord du Volturno, pour 35 francs de New York à Rotterdam  
  
C'est le baptême de la ligne  
Les machines continues s'appliquent de bonnes claques  
Boys  
Platch  
Les baquets d'eau  
Un Américain les doigts tachés d'encre bat la mesure  
La télégraphie sans fil  
On danse avec les genoux dans les pelures d'orange et les boîtes de conserve vides   
Une délégation est chez le capitaine   
Le Russe révolutionnaire expériences érotiques   
Gaoupa  
Le plus gros mot hongrois   
J'accompagne une marquise napolitaine enceinte de 8 mois   
C'est moi qui mène les émigrants de Kichinef à Hambourg   
C'est en 1901 que j'ai vu la première automobile,   
En panne,   
Au coin d'une rue   
Ce petit train que les Soleurois appellent un fer à repasser   
Je téléphonerai à mon consul   
Délivrez-moi immédiatement un billet de 3e classe   
The Uranium Steamship C°   
J'en veux pour mon argent   
Le navire est à quai   
Débraillé  
Les sabords grand ouverts   
Je quitte le bord comme on quitte une sale putain  
  
En route  
Je n'ai pas de papier pour me torcher  
Et je sors  
Comme le dieu Tangaloa qui en pêchant à la ligne tira le monde hors des eaux   
La dernière lettre de mon troisième oncle :  
Papeete, le Ier septembre 1887.   
Ma sœur, ma très chère sœur   
Je suis bouddhiste membre d'une secte politique   
Je suis ici pour faire des achats de dynamite   
On en vend chez les épiciers comme chez vous la chicorée   
Par petits paquets  
Puis je retournerai à Bombay faire sauter les Anglais   
Ça chauffe  
Je ne te reverrai jamais plus...   
Et il y avait encore quelque chose   
La tristesse   
Et le mal du pays.  
  
Vagabondage  
J'ai fait de la prison à Marseille et l'on me ramène de force à l'école   
Toutes les voix crient ensemble   
Les animaux et les pierres   
C'est le muet qui a la plus belle parole   
J’ai été libertin et je me suis permis toutes les privautés avec le monde  
Vous qui aviez la foi pourquoi n'êtes-vous pas arrivé à temps   
A votre âge   
Mon oncle  
Tu étais joli garçon et tu jouais très bien du cornet à pistons  
C’est ça qui t'a perdu comme on dit vulgairement  
Tu aimais tant la musique que tu préféras le ronflement des bombes  
aux symphonies des habits noirs  
Tu as travaillé avec des joyeux Italiens à la construction d'une voie ferrée  
dans les environs de Baghavapour  
Boute en train  
Tu étais le chef de file de tes compagnons  
Ta belle humeur et ton joli talent d'orphéoniste  
Tu es la coqueluche des femmes du baraquement  
Comme Moïse tu as assommé ton chef d'équipe  
Tu t'es enfui  
On est resté 12 ans sans aucune nouvelle de toi  
Et comme Luther un coup de foudre t'a fait croire à Dieu  
Dans ta solitude  
Tu apprends le bengali et l'urlu pour apprendre à fabriquer les bombes  
Tu as été en relation avec les comités secrets de Londres  
C'est à White-Chapel que j'ai retrouvé ta trace  
Tu es convict  
Ta vie circoncise  
Telle que  
J'ai envie d'assassiner quelqu'un au boudin ou à la gaufre  
pour avoir l'occasion de te voir  
Car je ne t'ai jamais vu  
Tu dois avoir une longue cicatrice au front  
  
Quant à mon quatrième oncle il était valet de chambre du général Robertson    
qui a fait la guerre aux Boërs  
Il écrivait rarement des lettres ainsi conçues   
Son Excellence a daigné m'augmenter de 50 £   
Ou   
Son Excellence emporte 48 paires de chaussures à la guerre  
Ou  
Je fais les ongles de Son Excellence tous les matins...  
Mais je sais  
Qu'il y avait encore quelque chose  
La tristesse  
Et le mal du pays.  
  
Mon oncle Jean, tu es le seul de mes sept oncles que j'aie jamais vu   
Tu étais rentré au pays car tu te sentais malade   
Tu avais un grand coffre en cuir d'hippopotame qui était toujours bouclé   
Tu t'enfermais dans ta chambre pour te soigner   
Quand je t'ai vu pour la première fois, tu dormais   
Ton visage était terriblement souffrant   
Une longue barbe   
Tu dormais depuis 15 jours   
Et comme je me penchais sur toi   
Tu t'es réveillé   
Tu étais fou  
Tu as voulu tuer grand'mère   
On t'a enfermé à l'hospice  
Et c'est là que je t'ai vu pour la deuxième fois   
Sanglé  
Dans la camisole de force  
On t'a empêché de débarquer  
Tu faisais de pauvres mouvements avec tes mains  
Comme si tu allais ramer  
Transvaal  
Vous étiez en quarantaine et les horse-guards avaient braqué un canon  
sur votre navire   
Pretoria  
Un Chinois faillit t'étrangler  
Le Tougéla  
Lord Robertson est mort  
Retour à Londres  
La garde-robe de Son Excellence tombe à l'eau ce qui te va droit au cœur   
Tu es mort en Suisse à l'asile d'aliénés de Saint-Aubain   
Ton entendement   
Ton enterrement  
Et c'est là que je t'ai vu pour la troisième fois   
Il neigeait   
Moi, derrière ton corbillard, je me disputais avec les croque-morts  
à propos de leur pourboire   
Tu n'as aimé que deux choses au monde   
Un cacatoès   
Et les ongles roses de Son Excellence  
  
Il n'y a pas d'espérance  
Et il faut travailler  
Les vies encloses sont les plus denses  
Tissus stéganiques  
Remy de Gourmont habite au 71 de la rue des Saints-Pères  
Filagore ou seizaine  
« Séparés un homme rencontre un homme mais une montagne ne rencontre  
 jamais une autre montagne »  
Dit un proverbe hébreu  
Les précipices se croisent  
J’étais à Naples  
1896  
Quand j'ai reçu le Petit Journal Illustré  
Le capitaine Dreyfus dégradé devant l'armée  
Mon cinquième oncle :  
Je suis chef au Club-Hôtel de Chicago  
J’ai 400 gâte-sauces sous mes ordres  
Mais je n'aime pas la cuisine des Yankees  
Prenez bonne note de ma nouvelle adresse  
Tunis etc.  
Amitiés de la tante Adèle  
Prenez bonne note de ma nouvelle adresse  
Biarritz etc.  
  
Oh mon oncle, toi seul tu n'as jamais eu le mal du pays   
Nice  Londres  Buda-Pest   Bermudes  Saint-Pétersbourg  Tokio   Memphis   
Tous les grands hôtels se disputent tes services   
Tu es le maître  
Tu as inventé nombre de plats doux qui portent ton nom   
Ton art  
Tu te donnes tu te vends on te mange   
On ne sait jamais où tu es   
Tu n'aimes pas rester en place   
Il paraît que tu possèdes une *Histoire de la Cuisine à travers tous les âges et chez tous les peuples*   
En 12 vol. in-8°  
Avec les portraits des plus fameux cuisiniers de l'histoire   
Tu connais tous les événements   
Tu as toujours été partout où il se passait quelque chose   
Tu es peut-être à Paris.   
Tes menus   
Sont la poésie nouvelle  
  
J’ai quitté tout cela  
J'attends  
La guillotine est le chef-d'œuvre de l'art plastique  
Son déclic  
Mouvement perpétuel  
Le sang des bandits  
Les chants de la lumière ébranlent les tours  
Les couleurs croulent sur la ville  
Affiche plus grande que toi et moi  
Bouche ouverte et qui crie  
Dans laquelle nous brûlons  
Les trois jeunes gens ardents  
Hananie  Mizaël  Azarie  
Adam's  Express C°  
Derrière l'Opéra  
Il faut jouer à saute-mouton  
A la brebis qui broute  
Femme-tremplin  
Le beau joujou de la réclame  
En route !  
Siméon,  Siméon  
Paris-adieux  
  
C'est rigolo  
Il y a des heures qui sonnent  
Quai-d'Orsay-Saint-Nazaire !  
On passe sous la Tour Eiffel — boucler la boucle — pour retomber  
de l'autre côté du monde   
Puis on continue  
  
Les catapultes du soleil assiègent les tropiques irascibles   
Riche Péruvien propriétaire de l'exploitation du guano d'Angamos   
On lance l’Acaraguan Bananan   
A l'ombre   
Les mulâtres hospitaliers  
J'ai passé plus d'un hiver dans ces îles fortunées  
L'oiseau-secrétaire est un éblouissement  
Belles dames plantureuses  
On boit des boissons glacées sur la terrasse  
Un torpilleur brûle comme un cigare  
Une partie de polo dans le champ d'ananas  
Et les palétuviers éventent les jeunes filles studieuses  
My gun  
Coup de feu  
Un observatoire au flanc du volcan  
De gros serpents dans la rivière desséchée  
Haie de cactus  
Un âne claironne la queue en l'air  
La petite Indienne qui louche veut se rendre à Buenos-Ayres   
Le musicien allemand m'emprunte ma cravache à pommeau d'argent  
et une paire de gants de Suède   
Ce gros Hollandais est géographe   
On joue aux cartes en attendant le train   
C'est l'anniversaire de la Malaise   
Je reçois un paquet à mon nom, 200.000 pesetas  
et une lettre de mon sixième oncle :   
Attends-moi à la factorerie jusqu'au printemps prochain  
Amuse-toi bien  bois sec  et n'épargne pas les femmes   
Le meilleur électuaire   
Mon neveu...  
Et il y avait encore quelque chose   
La tristesse   
Et le mal du pays.  
  
Oh mon oncle, je t'ai attendu un an et tu n'es pas venu  
Tu étais parti avec une compagnie d'astronomes qui allait inspecter le ciel  
sur la côte occidentale de la Patagonie  
Tu leur servais d'interprète et de guide   
Tes conseils   
Ton expérience  
Il n'y en avait pas deux comme toi pour viser l'horizon au sextant  
Les instruments en équilibre  
Électro-magnétiques  
Dans les fjords de la Terre de Feu  
Aux confins du monde  
Vous pêchiez des mousses protozoaires en dérive entre deux eaux  
à la lueur des poissons électriques  
Vous collectionniez des aérolithes de peroxyde de fer  
Un dimanche matin :  
Tu vis un évêque mitré sortir des eaux  
Il avait une queue de poisson et t'aspergeait de signes de croix  
Tu t'es enfui dans la montagne en hurlant comme un vari blessé  
La nuit même  
Un ouragan détruisit le campement  
Tes compagnons durent renoncer à l'espoir de te retrouver vivant  
Ils emportèrent soigneusement les documents scientifiques  
Et au bout de trois mois,  
Les pauvres intellectuels,  
Ils arrivèrent un soir à un feu de gauchos où l'on causait justement de toi   
J’étais venu à ta rencontre   
Tupa  
La belle nature   
Les étalons s'enculent  
200 taureaux noirs mugissent   
Tango-argentin  
  
Bien quoi  
Il n'y a donc plus de belles histoires  
La Vie des Saints  
Das Nachtbuechlein von Schuman  
Cymbalum mundi  
La Tariffa delle Puttane di Venegia  
Navigation de Jean Struys, Amsterdam , 1528  
Shalom Aleïchem  
Le Crocodile de Saint-Martin  
Strindberg a démontré que la terre n'est pas ronde  
Déjà Gavarni avait aboli la géométrie  
Pampas  
Disque  
Les iroquoises du vent  
Saupiquets  
L'hélice des gemmes  
Maggi  
Byrrh  
Daily Chronicle  
La vague est une carrière où l'orage en sculpteur abat des blocs de taille   
Quadriges d'écume qui prennent le mors aux dents   
Eternellement  
Depuis le commencement du monde   
Je siffle   
Un frissoulis de bris  
  
Mon septième oncle  
On n'a jamais su ce qu'il est devenu  
On dit que je te ressemble  
……………………………………………………………………………………….  
Je vous dédie ce poème  
Monsieur Bertrand  
Vous m'avez offert des liqueurs fortes pour me prémunir contre les fièvres du canal  
Vous vous êtes abonné à l'Argus de la Presse pour recevoir  
toutes les coupures qui me concernent.  
Dernier Français de Panama (il n'y en a pas 20)  
Je vous dédie ce poème  
Barman du Matachine  
Des milliers de Chinois sont morts où se dresse maintenant le Bar flamboyant  
Vous distillez  
Vous vous êtes enrichi en enterrant les cholériques  
Envoyez-moi la photographie de la forêt de chênes-lièges qui pousse  
sur les 400 locomotives abandonnées par l'entreprise française  
Cadavres-vivants  
Le palmier greffé dans la banne d'une grue chargée d'orchidées  
Les canons d'Aspinwall rongés par les toucans  
La drague aux tortues  
Les pumas qui nichent dans le gazomètre défoncé  
Les écluses perforées par les poissons-scie  
La tuyauterie des pompes bouchée par une colonie d'iguanes  
Les trains arrêtés par l'invasion des chenilles  
Et l'ancre gigantesque aux armoiries de Louis XV   
dont vous n'avez su m'expliquer la présence dans la forêt  
Tous les ans vous changez les portes de votre établissement incrustées de signatures  
Tous ceux qui passèrent chez vous  
Ces 32 portes quel témoignage  
Langues vivantes de ce sacré canal que vous chérissez tant  
   Ce matin est le premier jour du monde  
                                                                                Isthme  
 D'où l'on voit simultanément tous les astres du ciel  
                            et toutes les formes de la végétation  
                 Préexcellence des montagnes équatoriales  
                                                                    Zone unique   
Il y a encore le vapeur de l'Amidon Paterson   
Les initiales en couleurs de l'Atlantic-Pacific  Tea-Trust   
Le Los Angeles limited qui part à 10 h 02 pour arriver le troisième jour  
et qui est le seul train au monde avec wagon-coiffeur   
Le Trunk les éclipses et les petites voitures d'enfants   
Pour vous apprendre à épeler l'A B C de la vie sous la férule des sirènes en partance   
Toyo  Kisen  Kaïsha   
J'ai du pain et du fromage   
Un col propre   
La poésie date d'aujourd'hui  
                                          La voie lactée autour du cou   
                              Les deux hémisphères sur les yeux   
                                                                  A toute vitesse   
                                                    II n'y a plus de pannes   
Si j'avais le temps de faire quelques économies je prendrais part au rallye aérien   
J'ai réservé ma place dans le premier train qui passera le tunnel sous la Manche   
Je suis le premier aviateur qui traverse l'Atlantique en monocoque   
900 millions  
  
Terre  Terre  Eaux  Océans  Ciels   
J'ai le mal du pays  
Je suis tous les visages et j'ai peur des boîtes aux lettres   
Les villes sont des ventres   
Je ne suis plus les voies   
Lignes  
                 Câbles  
                                   Canaux  
                                                     Ni les ponts suspendus !  
Soleils lunes étoiles  
Mondes apocalyptiques  
Vous avez encore tous un beau rôle à jouer  
Un siphon éternue  
Les cancans littéraires vont leur train  
Tout bas  
A la Rotonde  
Comme tout au fond d'un verre  
  J'ATTENDS  
Je voudrais être la cinquième roue du char  
Orage  
Midi à quatorze heures  
Rien et partout  
  
 **Paris et sa Banlieue  
 Juin 1913-Juin 1914**

****